

N° 147-17 Septembre 1933. 1 fr.

Tous les Dimanches.

POLICE MAGAZINE

Femmes

ETERNELS DANGERS



Lire, page 5, le début d'une nouvelle et troublante série d'articles de MAURICE BONABEL apportant de stupéfiantes révélations sur le rôle mystérieux et redoutable joué par certaines femmes dans quelques affaires criminelles au sujet desquelles la vérité n'a jamais été livrée au public.

ON CHERCHE UN COUPABLE, ON DÉCOUVRE UN INNOCENT.

GOGRY a été condamné à huit ans de réclusion par la Cour d'assises de l'Yonne pour l'assassinat du garde Fèvre parce que deux témoins avaient entendu une discussion entre lui et le garde, à l'orée du bois, tout juste avant le coup de fusil qui abattit la victime.

Or, après l'audience, l'un des témoins n'est pas sûr de la discussion et l'autre est sûr de ne l'avoir plus entendue. L'expérience démontre qu'il ne pouvait pas l'entendre.

Des gouttelettes de sang sur la blouse de chasse de Gogry ? L'origine en est péremptoirement démontrée par un témoin hautement honorable, M. Thibault.

Et puis, l'homme qui a transporté le corps de Fèvre pour le dissimuler sous les taillis dut être abondamment rougi du sang de sa victime s'échappant par une affreuse plaie. Pas de charges, plus de charges contre Gogry.

— On n'établit pas une enquête avec des sentiments, me disait le magistrat qui a suivi l'affaire. Mais avec des faits.

Soit. Allons donc à la recherche des faits, encore qu'ils heurtent violemment mon sentiment.

Le garde Delidais est à coup sûr innocent dans ce drame au même titre que Gogry. Il est environné du même inconnu.

L'enquêteur se doit de rapporter seulement les éléments de cette étrange histoire. S'ils servent seulement à montrer combien de charges injustes peuvent accabler un homme juste, la démonstration n'est point inutile.

Il peut y avoir contre un autre innocent, autant de charges, plus de charges, qu'envers Gogry. Alors, pourquoi choisir ? Parce qu'il faut un coupable tout de même ? Et parce qu'il est plus facile de choisir le chasseur que le garde ?

N'importe. Je veux répéter et je répète : le garde Delidais a demandé lui-même l'adjonction du garde Fèvre. Aucune rivalité de métier. Aucun intérêt de sa part, à commettre un acte abominable. On en peut dire, on en doit dire autant de Gogry.

Ceci dit, je ne veux pas entendre les explications de la rumeur publique, les légendes de braves gens hantés par l'affaire. Je veux constater les faits, ceux que j'ai trouvés, ceux que j'ai relevés, ceux que j'ai connus. Voici :

Quand le garde Delidais m'a accueilli avec une obligeance cordiale, il m'a conté toute l'affaire : le guet dressé contre Gogry ; un bruit de conversation sous les feuilles ; un coup de fusil à fumée noire ; le châtelain de la Butte, M. Charpentier, prévenu, puis inquiet, courant à la recherche du garde ; la découverte du corps à midi.

Deux fois, Delidais m'a conté cette histoire, avec le même calme, sans une variante. Je l'ai laissé aller. Je ne l'ai pas interrompu. A aucun moment il ne m'a dit qu'après le coup de fusil, il était rentré chez lui où il avait changé de vêtements. Je ne tire de cette omission aucune conclusion. Je conte des faits. Je me garde des commentaires.

On m'avait dit : « Allez voir M. Dupré, M. Dupré est un témoin qui sait bien des choses. »

J'ai demandé :

— Où habite M. Dupré ?

On m'a répondu :

— A Villeneuve-sur-Yonne.

J'aime mieux ça. Des témoins qui sont trop près du lieu du crime, je pourrais craindre leur émotion, souvent prompte à forger des légendes. Un homme de la petite ville voisine, étranger aux lieux, étranger au drame, offre des garanties certaines d'impartialité.

A Villeneuve, j'ai rencontré M. Dupré, dans sa maison. Il est cidrier, c'est-à-dire



fabricant de cidre. C'est un petit homme rouge, trapu, vigoureux, sûr de lui, qui parle avec une franchise, une netteté dont la brutalité ne me déplait pas. Avec lui pas de tergiversations. Il met la main sur son cœur, se frappe de la main la poitrine et me regarde bien en face :

— Moi, monsieur, je ne suis ami ou ennemi ni de Gogry, ni de Delidais. Je ne sais que ce que j'ai vu. Je le dis et je le répéterai ailleurs comme je vous le dis à vous. Je ne sais pas si ça a ou si ça n'a pas d'importance. Mais je n'ai pas le droit de le garder pour moi.

Et voici nettement, scrupuleusement, textuellement, les déclarations de M. Dupré. Il parlait, j'écrivais :

— Le 26 septembre, le jour du crime, à 10 heures 30 du matin, je me trouvais sur la route au bout du bois, derrière la maison de Delidais. Je vois Delidais qui s'approche. Il avait son fusil. Il courait.

— Voulez-vous dire qu'il marchait vite ?

— Je vous dis qu'il courait. Il était pâle, défilait. Il est entré chez lui par derrière, par la haie. Un quart d'heure après, ayant été faire ma course chez un voisin, je repassais

par là. J'ai vu Delidais qui revenait dans le sens opposé. Il avait encore son fusil, mais il avait changé de vêtements des pieds à la tête. Il ne courait plus. Il marchait. Voilà ce que j'ai vu.

— Avez-vous été entendu à la Cour d'assises ?

— Non. On ne m'a pas cité.

— Avez-vous été entendu par le juge d'instruction ?

— Oui, et j'ai été mal reçu. Le juge m'a dit : « C'est vous qui envoyez des lettres anonymes ? » J'ai répondu : « Des lettres anonymes ? Moi ? Eh bien, monsieur, vous ne me connaissez pas. Quand j'ai quelque chose à dire, je le fais moi-même. Je n'ai pas l'habitude de me cacher. » Le juge m'a dit encore : « Asseyez-vous et écrivez. » Il m'a dicté une phrase. Je ne sais même plus laquelle. C'était pour comparer

La haie, derrière l'habitation de Delidais, du côté des bois. C'est par là, que, sans passer par le village, Delidais serait rentré chez lui, pour changer de vêtements le jour du drame.

bien sûr de la date, attendu que c'était le jour où je faisais du cidre au hameau du Château, comme en faisait foi ma feuille d'expédition ce jour-là à la gare de Villeneuve. C'est le jour de l'expédition que je suis allé chercher les pièces de cidre au Château. On m'a répondu : « Eh bien justement vous vous trompez, ce n'est pas le 26, c'est le 28. Nous avons constaté la date du récépissé à la gare. » Le sous-chef est formel.

— Enfin, est-ce le 28 ou le 26 ?

M. Dupré a un sourire. Il m'apporte une feuille de papier.

— Prenez ça, me dit-il et gardez-le si vous voulez. Il y a eu erreur à la gare ou dans l'enquête, mais l'erreur est certaine. Voilà le récépissé. Lisez-le.

Je lis : Récépissé P. L. M. Gare de Villeneuve-Midi ; 26-9-33. N° 5029. La date y est, en tous chiffres. Aucune erreur, la pièce est bien du 26.

Deuxième témoignage. M. Rigaud est le voisin du garde Delidais. Je le trouve dans son jardin. Il me montre la haie.

— C'est par là, me dit-il, que, le 26 septembre, j'ai vu le garde rentrer chez lui.

Je m'empresse de reconnaître que si le garde Delidais ne m'a pas rapporté ce fait, qu'il juge sans doute insignifiant, si, pour la même raison, il ne l'a pas immédiatement révélé au magistrat, il ne l'a jamais nié et il l'a reconnu immédiatement, en donnant cette explication :

— Oui, je suis rentré chez moi après avoir entendu le bruit de voix et le coup de feu. J'ai changé de vêtements. J'avais eu trop chaud. J'ai mis notamment d'autres chaussures.

La température était-elle tellement élevée dans la matinée du 26 septembre que le garde n'ait pu en supporter l'ardeur ? Cet élément est à approfondir.

De même, il eût été préférable que l'instruction examinât les vêtements que le garde avait quittés. Je suis sûr que Delidais lui-même eût vivement souhaité cette enquête. Et s'il eût su à ce moment les atroces et invraisemblables légendes qui devaient courir plus tard dans le pays, il n'eût pas manqué tout le premier d'aller déposer, à fin d'expertise, son fusil à la gendarmerie. Mais pouvait-il prévoir !

Annaliste fidèle des paroles et des choses, je répète les mots et je dis les faits, sans en tirer d'autres conclusions que la fragilité des charges qui risquent de s'égarer sur des têtes innocentes.

Il est établi par trois témoignages au moins qu'un coup de fusil fut tiré à 6 h. 30 du matin au même endroit exactement où retentit celui de 10 h. 20 auquel on attribue la mort du garde Fèvre. Trois témoins : MM. Noury, Commaille et Sadler, ont entendu ce coup de feu et me l'ont déclaré. Par qui ce coup de feu a-t-il été tiré ? Aucune enquête n'a été faite sur ce point-là. Le juge d'instruction, M. Prieu, qui m'a reçu avec une rare obligeance, dans son aimable villa de Joigny, m'a expliqué :

— Pourquoi aurais-je recherché l'auteur d'un coup de feu à 6 h. 30, puisqu'il est établi que le garde Fèvre était encore vivant après cette heure-là ?

— Etabli comment ? Et par qui ? Qui



La maison de Gogry, où le condamné ne reviendra peut-être jamais.

les écritures. J'ai dit au juge : « Je ne suis pas venu ici pour ça, je suis venu pour faire ma déclaration. » Il s'est mis en colère et m'a crié : « Vous êtes un menteur, je vais vous faire arrêter. » Je lui ai répliqué : « Monsieur le juge, faites-moi arrêter si vous voulez, je dis la vérité et je la répéterai quand il faudra. » Après cela, je suis parti, je n'ai plus jamais entendu parler de rien.

Je regarde le témoin. Il offre un aspect de franchise totale.

— Ce n'est pas tout. Attendez ! J'ai parlé aussi aux gendarmes. Quand on a vu que je n'en démordais pas, on a prétendu : « Vous vous trompez de date. Ce n'est pas le jour du crime où vous avez rencontré Delidais rentrant chez lui par une porte de derrière. » J'ai fait remarquer que j'étais

M^{me} Gogry, chez elle, sûre de l'innocence de son mari attend et espère.





possédait une fille, et voulait que cette fille sache parfaitement les langues étrangères, l'allemand en particulier. L'envoyer hors frontières? La laisser voyager loin de lui? Sa sollicitude paternelle s'en alarmait. Il jugea préférable d'offrir à une jeune Berlinoise de l'âge de son enfant, c'est-à-dire d'une quinzaine d'années, un séjour de deux mois dans sa propre maison. Il écrivit à des amis et les chargea de trouver une gamine de bonne famille moyenne, intelligente et sympathique...

On conçoit, — et nous ne jurons pas à nos lecteurs l'injure d'en développer les raisons, — que nous ne puissions raconter les histoires qu'on va lire sans modifier les noms et les lieux. La vérité y perdra dans la forme, non dans le fond, ce qui est l'essentiel. Et d'ailleurs, de nombreux lecteurs, sans grand effort de mémoire, pourront procéder à une manière d'authentification de nos récits. Des échos de presse, négligés ou lus sans grande attention, leur reviendront à l'esprit et, à la lumière de nos révélations, prendront leur vraie signification et leur vraie valeur.

Une « innocente » de quinze ans.

Il faut un drame quelconque — ou un accident — pour révéler au public l'existence, dans la sphère des politiques, des diplomates ou des financiers, des Germaine d'Anglemont et autres irrégulières de haut vol. Ces irrégulières jouent cependant dans la vie mondiale un rôle d'autant plus considérable qu'il est plus occulte. Que nous apprennent les « accidents » comparables au meurtre du préfet Causeret? Pas grand-chose. On conçoit que l'essentiel demeure caché. La raison d'État intervient, et aussi la décence...

Nous ne voulons pas insinuer que l'affaire Causeret soit une affaire trouble quant à ses tenants ou aboutissants. Elle ne sort pour ainsi dire pas du cadre sentimental. Elle se limite à elle-même. Mais elle met en lumière l'une de ces personnalités féminines qui, aiguillées par les circonstances, sont susceptibles de collaborer aux missions de police, d'espionnage ou de contre-espionnage. La moralité de ces aventurières, généralement parties de fort bas, est presque toujours des plus élastiques. On peut leur demander ou leur imposer n'importe quoi. Étant à vendre pour ceci, elles le sont également pour cela. A qui s'adresseraient les services secrets qui, en beaucoup de cas, ont impérieusement besoin de femmes, sinon à ces femmes-là? Les artistes, quoi qu'on en dise, sont plus rétives. Elles possèdent un vif sentiment de l'honneur et n'acceptent pas toutes les besognes. On en cite évidemment qui travaillèrent, et fort bien pour le Deuxième Bureau. Mais ce ne fut jamais que par pur patriotisme. Nous en savons même qui refusèrent toujours les rétributions qu'on leur offrit... Mais les autres!...

Ah! Les autres... Voici, objectivement relaté, un fait anecdotique qui en dit long et qui découvre de bien curieux horizons...

Un haut fonctionnaire du quai d'Orsay

A cette époque, notre haut fonctionnaire travaillait chaque soir, dans son cabinet, à l'établissement d'un rapport confidentiel.

On lui expédia une petite merveille aux yeux bleus, innocents, au front candide, aux cheveux blonds. En huit jours, elle séduisit toute la famille. Sa tenue était parfaite, sa grâce inégalable.

A cette époque, notre haut fonctionnaire travaillait chaque soir, dans son cabinet, à l'établissement d'un rapport confidentiel destiné à un gouvernement allié. Le rapport, qui devait préparer les voies à un traité naval secret, était d'importance. Or, une nuit, vers trois ou quatre heures, notre diplomate, ne parvenant pas à trouver le sommeil, résolut de reprendre son ouvrage. Il regagna son cabinet et s'en fut au coffre où, quelques heures plus tôt, il avait rangé ses papiers. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de constater que les derniers feuillets manquaient!

Vite, notre compatriote éteignit les lumières et se dissimula derrière une tenture. Il attendit. Peu de temps après, une ombre se glissa dans la pièce, marcha vers le coffre et y replaça quelque chose. Le diplomate se précipita et saisit l'ombre. Qui était-ce? La jeune Allemande? Non: la femme de chambre, une Luxembourgeoise. On devine la suite: grand émoi dans la maison. Bruit. Allées et venues. Coups de téléphone, interrogatoires, etc. Vers neuf heures du matin, lorsqu'on eut arraché

... Une petite merveille aux yeux bleus, innocents, au front candide, aux cheveux blonds...



dangers.

quelques aveux à la Luxembourgeoise, la jeune Allemande était loin, car c'était bien elle la première coupable... Mais voici, pour plus de clarté, ce que révéla l'enquête:

Lorsque le haut fonctionnaire avait écrit pour qu'on lui envoie une jeune fille, ses amis s'étaient enquis dans leur entourage. Naturellement, il s'était trouvé quelqu'un pour aviser les services secrets, lesquels s'arrangèrent incontinent pour proposer, sans qu'on en sût la qualité, un oiseau des plus rares: la propre fille d'une espionne notoire, pourvue, pour la circonstance, d'un état-civil de fantaisie. On conçoit l'enchaînement: la jeune fille — quinze ans et demi — arriva à Paris nantie d'une mission précise, celle d'intercepter tous les documents possibles. D'abord, elle opéra elle-même, découvrant, avec une habileté diabolique, le mot du coffre... (Ceci, on le sait, se fait à l'oreille ou au toucher, par perception du dé clic des gâches. C'est tout un art. Mais la gamine avait de quoi tenir. De plus, ses professeurs n'étaient sûrement pas les premiers venus...) Bref, par la suite, ayant convaincu la Luxembourgeoise de « travailler » avec elle, elle se contentait de prendre copie des documents confidentiels que lui apportait sa complice. Elle avait calculé, et son calcul s'avéra fort juste, qu'au cas où la Luxembourgeoise serait découverte, elle aurait le temps, elle, alertée par la rumeur, de prendre la fuite. C'est ce qu'elle fit en effet...

Mais conçoit-on bien ce qu'est cette race d'aventurières déjà formées et éduquées à quinze ans? Voilà la chose stupéfiante! A l'âge où nos sœurs ou nos filles sont d'adorables et d'innocentes gamines, d'autres enfants connaissent et pratiquent les pires choses, courent les pires dangers et font preuve d'un sang-froid que seule explique peut-être l'inconscience. Quoi qu'il en soit, on peut le constater, les services secrets trouvent en ces femmes de réelles adversaires... ou alliées. Nous en verrons quelques-unes en action, soit dans la gaieté, soit dans la tragédie, ce qui est un spectacle à la fois bien édifiant, bien pittoresque, mais aussi bien triste. Il arrive que le dernier acte se joue à Vincennes, contre un poteau; ou au coin d'une rue, avec un revolver; ou dans une chambre d'hôtel, avec une bonne dose de poison... Des histoires d'espionnes? Pas uniquement. Des histoires d'« irrégulières » qui n'ont plus qu'un but: l'argent, le luxe, pour qui tout est bon. Leurs intrigues se développent tout aussi bien sur le plan des affaires que sur l'autre. La galanterie leur ouvre tant de secrets dont on peut tirer parti, soit directement, par utilisation boursière ou commerciale, soit indirectement, par pression ou chantage... Rien qu'aux abords du Palais-Bourbon, nous dépisterons dix ou quinze hirondelles rutilantes, habillées par les meilleurs couturiers, chaussées par les meilleurs chausseurs, emperlées, parfumées, troublantes, équivoques... et dangereuses.

Charlotte de Vienne.

L'histoire de cette petite danseuse ne fut jamais bien éclaircie... Et les services de la Sûreté générale, si on les interrogeait, devraient eux-mêmes avouer leur incertitude... L'hypothèse couramment admise paraît sans doute contenir la vérité. Mais elle n'est qu'une hypothèse...

En tout cas, voici la chose: Charlotte, — il y en a beaucoup de Charlottes en Autriche, quoique ce nom passe pour bien français, — était Viennoise. Fine, légère, prime sautière, gaie, partout où elle exerçait la profession de danseuse. Et les impresarios se l'arrachaient.

Au premier séjour qu'elle fit à Paris, elle n'avait guère que dix-huit ou dix-neuf ans, c'était une gamine. Son numéro fini — elle travaillait dans un grand music-hall — elle rentra sagement à la pension où l'attendait son chaperon, une très vieille tante, laquelle constituait d'ailleurs toute sa famille. On ne lui connaissait pas la plus petite intrigue, pas la plus petite amourette. Ses camarades de coulisses disaient, lui voyant refuser les hommages,



On lui présenta un lieutenant d'artillerie de la meilleure famille. On devine la suite: Amour, passion...

les cadeaux et les invitations: « C'est une pimbeche, une mijaurée, une Sainte-Nitouche ». Au vrai, c'était une très honnête fille.

Une nuit, rentrant à sa pension de famille, elle trouva la patronne qui l'attendait sur le pas de la porte. Elle eut le pressentiment d'un malheur, ce en quoi elle ne se trompait pas: sa tante venait de mourir subitement, terrassée par une crise cardiaque. Pauvre gamine! Elle rompit son engagement et accompagna pieusement le corps de sa parente à Vienne...

Que fit-elle ensuite? C'est là que les choses durent se compliquer. Sans doute eut-elle des aventures et sans doute se laissa-t-elle entraîner à bien des compromissions. Quatre ans plus tard, lorsqu'elle revint à Paris, toujours au même music-hall d'ailleurs, elle ne ressemblait plus beaucoup à la jeune fille qu'elle avait été. Toujours fine et légère, toujours jolie, mais triste, morose, presque sombre. Son métier lui rapportait de gros cachets. Par ailleurs, elle ne repoussait plus les hommages et ne dédaignait plus les cadeaux. Elle menait grand train: fourrures, bijoux, voitures, petit hôtel... Elle sortait et recevait beaucoup, mais, visiblement, sans joie réelle. Cherchait-elle à s'étourdir? D'aucuns le pensaient. On devinait un drame dans sa vie, une contrainte, une sorte d'oppression, parfois de terreur.

Toutes sortes de gens se rencontraient chez elle, des gens doux et des gens indiscutables. On sait que ce fut le grand chic de l'après-guerre, ce mélange des mondes. Les duchesses fréquentaient chez les grues et les grues chez les duchesses. Rien n'était mieux porté... Bref, un beau soir, à souper, des amies lui amenèrent un lieutenant d'artillerie de la meilleure famille. On devine la suite: coup de foudre réciproque. Amour. Passion. Toute la lyre...

Ce fut un peu l'histoire de Marguerite Gauthier, de la Dame aux camélias...

Très rapidement, Charlotte modifia son train de vie. Elle cessa de mener grand tapage et vécut pour ainsi dire confinée dans son amour. Chose étrange, les camarades de théâtre qui l'avaient connue lors de son premier séjour en France, la retrouvèrent par instants tout à fait semblable à ce qu'elle avait été, prime sautière, gaie, joyeuse et comme libérée... Cela, par exemple, ne durait jamais bien longtemps. Tout à coup, un voile tombait. On la sentait à nouveau emplie d'angoisses, d'appréhensions...

Un soir, elle arriva au music-hall dans un état épouvantable, fiévreuse, pâle, presque égarée. Son habilleuse l'entendit murmurer des mots incohérents, comme on le fait sous l'empire d'une émotion trop forte. Elle essaya de la questionner, mais n'en tira rien...

La jeune femme dansa comme d'habitude (Suite page 15.)

MIN PÉNICHIE

En haut : L'endroit est lugubre, silencieux et désert.

A gauche : Nous trinquons.

ALORS, on y va ? Ludo promène un regard circulaire sur la pendule que deux chaînes dorées et clinquantes suspendent entre les deux salles de ce petit bar montmartrois où il m'a fixé rendez-vous devant deux cafés arrosés de calvados vieux.

Les aiguilles marquent onze heures dix. Ludo hoche la tête. — On a le temps, dit-il. Ce n'est qu'à minuit que la fête bat son plein. J'acquiesce. Nous fumons. Le temps passe. Ludo se lève enfin. Je le suis avec cette sorte de hâte inquiète que l'homme éprouve au seuil du mystère.

Vers quelle aventure trouble me conduit-il ce soir ?

Ludovic C... que, depuis vingt ans bientôt, tous les habitués des boîtes de nuit appellent familièrement Ludo, a passé la majeure partie de son existence dans les couloirs de la haute noce. Chasseur, puis maître d'hôtel des restaurants mondains, ce prince des petits soupers, à force de côtoyer et de servir les désirs les plus abracadabrants d'une clientèle composée de névrosés cosmopolites, est devenu le vivant catalogue des mille et une turpitudes plus ou moins avouables qui évoluent sous le rideau des nuits parisiennes. Il est l'album pervers dont la faune internationale tourne les pages à l'heure où le champagne l'assoiffe de plaisirs compliqués : fièvre, paprika, bougies roses...

Il consent, ce soir, à guider ma curiosité vers quelque nirvana des sensations rares et neuves dont il possède le sésame.

Sur un ordre de Ludo, le taxi qui nous emporte s'arrête à l'entrée d'un pont situé à l'autre bout de Paris.

Le compteur réglé, quand la voiture s'est éloignée dans la direction du centre que nous venons de quitter, Ludo me fait signe de le suivre.

Quelques marches d'un escalier humide ; nous voici sur les quais.

Il est minuit moins le quart. L'endroit est lugubre, silencieux et désert. L'air est vif, imprégné par intervalles d'une odeur de terre mouillée.

A nos pieds, la Seine impavide glisse lentement vers la mer, ce destin des fleuves.

Seuls les arbres des quais, quelques cabanes et la silhouette d'une péniche amarquée se découpent en eau-forte sur le miroir sombre des flots piqués de la lumière falote des réverbères riverains qui s'y penchent, comme attirés par le vertige de l'inconnu.

A quelques mètres du ponton reliant la péniche, mon guide s'est arrêté.

— Voilà, dit-il, il ne s'agit qu'à émettre le signal convenu, mais auparavant...

Sa main se tend vers moi, quémandeuse. J'ai compris. Coupure... bruit de soie froissée.

Cette ultime mais élémentaire formalité accomplie, Ludo se dirige vers la péniche. A sa suite, je franchis la passerelle et

Au-dessus : Des couples se forment, on tourne.

Ci-contre : Chacun, après avoir versé le prix d'un demi-gramme, porte avec précaution ses doigts à ses narines palpitantes.

pose le pied sur le pont de l'embarcation.

Silence... nuit... façade hostile... volets clos, telles des paupières fermées au milieu d'un visage énigmatique. Cependant, à l'aide d'une tige de fer rouillé qui semble abandonnée au seuil de l'étrange bâtiment, Ludo frappe une série de coups conventionnels contre une porte de bois rugueux.

Un temps, puis l'huis s'entr'ouvre, démasquant une tête précautionneuse.

— Client ! murmure Ludovic, laconique.

La porte achève de s'élargir pour nous livrer passage.

Dancing flottant.

La pièce très étroite dans laquelle nous pénétrons offre l'aspect d'une antichambre éclairée en veilleuse. Aux murs, quelques écrans chinois voisinent avec des faux Karamanis. Une natte de Chine bariolée recouvre le parquet.

Dans cette pénombre pourtant simple, on a l'impression qu'il erre des choses impondérables, un je ne sais quoi de fantomatique.

Par instants, d'étranges relents vous assaillent, oppressent vos sens de ce parfum qu'on ne peut définir et que distillent les rêves évaporés.

Mais un murmure confus vient presque aussitôt profaner l'illusion, mettre en fuite le soupçon primordial. Il est de toute évidence que l'on danse de l'autre côté de la cloison.

Dancing flottant, alors ?

L'homme chargé de m'introduire entr'ouvre une seconde porte dissimulée dans la tapisserie. Carré lumineux, voile de fumée grise, odeur caractéristique des tabacs anglais.

Je suis dans une sorte de grande cabine, meublée sommairement d'un divan, d'une table chargée de bouteilles de vin, d'alcools et d'autres accessoires hétéroclites : boîtes de métal, bambous, tubes de caoutchouc assez semblables à des tuyaux à gaz.

Le centre de la pièce se dissimule sous un tapis d'un Orient usagé et douteux. Au plafond, une lanterne japonaise dispense une lumière d'aquarium.

Sur le tapis, des couples sont assis à la turque ou plus simplement étendus avec cette nonchalance qu'alourdissent les premières vapeurs de l'ivresse.

Dans leur sillage, des verres s'alignent pêle-mêle, à moitié remplis de vin rouge ou d'alcool de marque secondaire : calvados, marc et kirsch fantaisistes.

Imitant Ludovic, je prends place auprès de ces inconnus d'un soir d'orgie.

Aucune présentation.

La noce à elle seule crée une sorte de confraternité qui se passe de tout protocole inutile.

Curieusement, à la dérobée, j'examine non sans surprise les silhouettes qui m'entourent.

Visages de dévoyés, certes, mais visages vulgaires, plébéiens, empreints de cette bestialité vicieuse qui se rencontre si fréquemment dans les classes inférieures.

Tous sont vêtus sans élégance : complets élimés, robes de confection, stigmatisant l'ouvrier d'usine et la midinette qui cherchent à se donner l'illusion de vivre une parcelle de ces orgies dont ils ont puisé le goût dans les livraisons populaires et dont ils conserveront la nostalgie parce qu'ils les imaginent être l'apanage des grands et que l'envie est à la base de toutes les turpitudes humaines.

Pauvre humanité !

Les hommes semblent avoir adopté les knickerbockers et la chemise américaine. Les femmes ? Leurs robes se rencontrent dans la plupart des bals-musettes du quartier de la Bastille.

Certains, sans doute désireux de rééditer les films vécus sous les tropiques, affichent des torsos nus et musclés de débardeurs. D'autres en maillot noir, casquette et serviette faisant office de foulard, donnent l'impression de quelques plongeurs de restaurant en rupture de cuisine.

Et je songe avec une légère amertume que des couples heureux et las d'un bonheur sans histoire, pauvres phalènes attirés par le mirage de luxures équivoques, viennent parfois souiller dans une telle ambiance la chose la plus belle qui soit : leur amour.

Pitoyable snobisme !

La sympathie s'établit rapidement entre les convives de cette étrange bacchanale et l'intrus que je suis. Je dois probablement ce phénomène aux accointances que Ludo possède dans ce bateau de fleurs... de terroir.

L'un des Adonis au torse nu, et qui fait office d'échanson, verse dans nos verres le vin de la bienvenue.

Nous trinquons.

— A la tienne !

— A la vôtre !

— Tchîn-tchîn !

— C'est la première fois qu'on t'voit ici ?

Ludo devance ma réponse :

— Evidemment, il ne savait pas. C'est un p'tit empoté qui allait chercher du plaisir dans les boîtes à chichis ou dans l'arrière-salle des bistros, genre boîtes à mate-lots. Ce soir, il s'embêtait... alors, n'est-ce pas, j'ai eu pitié de son cafard et je vous l'ai amené.

L'une des jeunes femmes aux traits tirés, aux lèvres trop rouges, me dévisage avec dans le regard une flamme à la fois provocante et perverse.

— Peut-on ignorer le chemin du paradis ! s'exclame-t-elle.

Un compliment s'impose. J'essaye un sourire :

— Croyez que je regrette d'avoir méconnu jusqu'à cette nuit les méandres de ce bienheureux sentier.

Le perso nage que j'ai pris tout d'abord pour un pl ngeur de restaurant surenchérit en allumant une cigarette.

— Ici, vieu pote, quels que soient les em...bêtements quotidiens, on n'a pas l'habitude de s'en faire ! On n'possède pas d'capital, c'est d'accord, mais grâce à l'initiative de Jojo, le tenancier de la péniche, on peut s'offrir une heure d'oubli à un tarif raisonnable. Et puis, tu sais, pas besoin de t'gêner pour avouer ton p'tit péché mignon : Neige, bénarès, alcool, femmes... Tout s'passe en famille !

Je n'ose guère lui avouer que la perspective de cette intimité n'est pas ce qui m'enchantait le plus dans l'énoncé spontané de son programme.

Sachant par expérience que l'alcool est le meilleur complément des prises de contact, je cède à un élan de brusque générosité.

— D'abord, dis-je, je paye une tournée générale de bienvenue. C'est de règle, je pense, dans toute bonne société.

Et je tends aussitôt une coupure au dénommé Jojo qui prestement s'affaire auprès des bouteilles entrevues tout à l'heure.

Nouvelles effusions de verres entrechoqués. De communes plaisanteries s'échangent sur un ton cordial. La danseuse présumée des bals-musettes m'invite à « en suer une », tandis que l'homme aux knickerbockers met un disque sur le plateau tournant d'un « Melodia » modèle 1927.

Java !

Des couples se forment. On tourne. L'ambiance est créée.

J'observe en évoluant le langage muet mais expressif des enlacements — chanson de gestes — qui, mieux qu'un discours, prélude aux échanges des passions.

D'ailleurs, ces yeux languidement soulagés au crayon bleu, ces sourires sensuels et ces fronts d'ambre sous une ondée de cheveux fous...

Décidément, le programme est complet ! La java nous entraîne au hasard de son rythme faubourien vers l'éclosion des aveux qu'on ne pense pas.

— Tu t'plais ici ?

La voix un tant soit peu abîmée de ma compagne retentit à mon oreille, quémandeuse du compliment qui la fixera quant à mes intentions de lovelace de rencontre.

Marché d'amour ?

Pourquoi pas ?

Sur ma joue, ses lèvres saignent un troublant appel à la volupté. Contre le mien, son corps promène une caresse tiède et souple qui m'enfièvre.

Ivresse... désir... attrait de l'inconnu ? Peut-être !

En tout cas, j'ai la force de ne pas me dérober à l'emprise de ses caresses, déjà prometteuses.

— Qu'importe le lieu, puisque tu me plais.

NUIT SURPRISE

Ses seins, pour me remercier, se blottissent contre ma poitrine... Nos lèvres commencent dans un accord en la bémol mineur de la musique des barrières.

Les couples se sont désunis. Avec un soupir rauque, le phono exhale ses dernières mesures.

Ma compagne m'entraîne vers un coin de pénombre. Tête-à-tête... vin rouge... cigarette... rêve trouble.

— Dis, petit, tu n'as pas l'air très emballé ?

Cela se voit donc ?
Pourtant il émane parfois de sa chair légèrement nacrée des tentations qui m'émeuvent. Mais je suis venu pour conjuguer autre chose que le verbe aimer sur le velin rose d'un corps de poupée que la lubricité chiffonne. Je songe à toutes les délices mentionnées sur le menu de ce restaurant des passions.

— Je t'aime, dis-je en appelant à mon secours une conviction que je n'éprouve pas.

Le comprend-elle ? Sa réponse semble me l'affirmer :

— N'as pas d'bêtises ! s'exclame-t-elle. J'ai compris. T'es pas nature, toi. Il te faut des excitants... Du piment... un coup d'fouet, quoi. Viens !

Une prise.

Nous nous rapprochons du centre de la cabine où les comparses de cette orgie flottante se sont regroupés en cercle serré. Ma conquête, que j'apprends s'appeler Maryse, m'invite à m'accroupir auprès d'elle. Je regarde, avec une attention qui redouble, un homme dont les vêtements d'une élégance douteuse rappellent ces hommes-poissons qui, le soir, rôdent dans le sillage des belles de nuit. Cet homme a versé sur une feuille de papier blanc le contenu d'une petite boîte métallique.

Sur la feuille de papier apparaît maintenant un petit monticule givré, brillant, presque vaporeux que tous caressent d'un regard d'avidité convoitise.

La cocaïne !

Chacun, après avoir versé le prix d'un demi-gramme, porte avec des précautions d'avare ses doigts à ses narines palpitantes.

Une longue aspiration... Les visages reflètent l'angoisse, la lubricité... Une sorte de passion les crispe sur cette neige chimique qui, en grisant les mensonges que toute âme se forge, va leur dispenser un peu de cette chimère, sans quoi la vie serait une œuvre morte : l'illusion !

J'assiste à une prise collective de cocaïne. J'ai confectionné à l'aide d'un petit morceau de papier une sorte de tube et, à mon tour, j'aspire quelques parcelles de givre.

Ce procédé m'attire une raillerie de Maryse :

— Ben vrai ! T'es plus vicieux que je l'croisais. Monsieur enfle sa prise avec du papier roulé pour pas en perdre un grain ! T'aimes ça, la coco ?

Je me tais... Un vague relent d'éther maintenant m'envahit la gorge qui s'assèche soudain, puis c'est une sensation de froid presque immédiate suivie d'effluves brûlants... Presque aussitôt le désir d'accomplir n'importe quoi s'empare de moi. Une sorte de frénésie me galvanise le cerveau. J'ai conscience que si je prenais encore une « prise », je serais complètement à point pour réaliser de grandes choses...

Maintenant j'ai soif... très soif... Autour de moi, les yeux de mes voisins brillent de la fièvre factice que procure la cocaïne.

— Oh là, là, c'est que j'ai soif !
— Tu parles : C'est bon, mais ça chauffe !
Or... dit. On reprise...

Et puis, tout à coup, c'est la frénésie. Le phono remis en action égrène les premières mesures de son éternelle java.

Les corps à corps se constituent, formés par des étreintes.

On danse, on flirte... Des mains se crispent autour des tailles souples qui ne se refusent pas ; des mots d'amour sont fredonnés par des bouches que le besoin de se joindre rend lourdes.

Déjà quelques couples s'écroulent dans un angle désert et sombre dans la réalité des désirs. La cocaïne est une pincée de poivre blanc à l'aide de laquelle on pimente les sensualités atones.

Tandis que la java s'achève, incohérente, quelques névrosés, parmi lesquels Maryse, me proposent :

— Dis donc, si qu'on fumait un peu de bénarès ? La coco, c'est bien, mais ça fait mal aux nerfs, tandis que l'opium...
Après tout, pourquoi pas ?

Une pipe.

Naguère, dans l'Inde, à Singapor, j'ai eu pour voisin un attorney général près les tribunaux de Sa Majesté britannique et je me souviens que ce magistrat prétendait que l'opium rendait l'âme meilleure. Aussi, avant de rendre la justice, fumait-il toujours quelques pipes qui, assurait-il, influençaient heureusement ses réquisitoires.

Chez la Maharaneé du Népal, le sanctuaire dédié à la pipe d'enchantement porte en fronton cette inscription gravée dans du jade blanc :

O just, subtle and maigthy opium.
Traduisons : O juste, subtil et puissant opium.

Ce soir donc, je veux fumer une pipe en hommage à des souvenirs.

La péniche ne possède que quelques bambous ; force reste à certains de se confectionner des pipes à l'aide de tuyaux en caoutchouc.

L'effet est le même, mais l'illusion manque.

Sans les accessoires et sans le rite nécessaire, fumer de l'opium n'est qu'un pauvre simulacre.

Enfin, au-dessus de la bougie allumée, la boulette brune piquée à l'extrémité d'une aiguille grésille doucement. Peu à peu, dans le silence rétabli, l'odeur grisante se répand. Parfum lourd, tout imprégné d'acre douceur qui porte au cœur, aux sens et les étouffe.

Malheureusement, tous ces gens fument en profanes. Il leur manque l'affinement. Les propos stupides qu'ils échangent constituent un navrant prélude au rêve... Des rires vulgaires empêchent le silence de se meubler de ces impondérables créés par la drogue. Il manque la musique monotone de l'Extrême-Orient, la présence énigmatique des serveurs chinois ou hindous, veilleurs impavides accroupis au chevet des corps alanguis.

Je les observe. Ils fument avec cette attitude de gens qu'amuse la perspective de goûter à un mets nouveau. Ils aspirent sans les savourer de longues bouffées bleues qui n'ont d'autre résultat que de les écœurer.

Défaillante, une petite femme se dirige en titubant vers une fenêtre qu'elle entrouvre sur la nuit humide.

Bain d'air...

Elle ne saura jamais que l'apaisement n'est pas venu parce qu'elle a fumé trop vite et demain elle se plaindra de douleurs intestinales, car c'est une des caractéristiques de l'opium, au début. Chaque jour, à la même heure, le fumeur éprouve des maux de ventre que seule une nouvelle pipe vient apaiser...

Ils fument... mais aucun n'aura la patience de fumer le nombre de pipes nécessaire pour franchir le seuil du paradis ouaté où le songe est dieu.

Si la quantité de drogue n'est guère suffisante pour précipiter les fumeurs dans les bras de Morphée, elle n'en alanguit pas moins les corps dans une promiscuité dont l'équivoque me laisse plutôt rêveur.

Après de moi, Maryse étendue me fait l'offrande de sa jeunesse à peine flétrie.

Des couples enlacés rééditent les poses lascives des albums japonais : ivresse, langueurs perverses, étreintes morbides. Abandonnées, les femmes se pâment entre les bras des mâles qu'énervent l'alcool et les stupéfiantes, pris à la dose voulue pour servir d'aphrodisiaques.

Les lèvres se scellent. Des baisers longs s'échangent dans l'atmosphère alourdie de parfums intimes.

L'orgie échevelée de tout à l'heure dégénère en de crispantes pâmoisons.

Baisers, frissons, sursauts... puis le silence encore, mais un silence agité par le tressaillement des chairs oppressées, vaincues par les drogues et les étranges désirs qu'elles engendrent.

Nuit de fleurs. Nuits d'hallucinations...

En haut : Déjà quelques couples s'écroulent dans les angles déserts.

A droite : Défaillante, une petite femme se dirige vers une fenêtre.

Bagarre.

Nul n'ignore que les feuilles de coco épuisées par l'éther et qui constituent la cocaïne rendent fous ceux qui abusent de la passagère excitation qu'elles procurent. Soudain, de cet enchevêtrement de corps mêlés, un cri jaillit, puis des exclamations suivies d'injures.

— Salaud !
— Crapule !
— J'te défends de toucher à ma copine.

— Alors pourquoi qu'elle s'est étendue sur moi en disant qu'elle était au paradis ?

— menteur !

— De quoi ? Répète un peu...

— menteur !

Des gifles ont remplacé l'échange des baisers. Des coups de poing atteignent en plein visage les antagonistes que la jalousie dresse l'un contre l'autre.

Cris. Réflexes apeurés de créatures échevelées.

C'est la bagarre.

Deux corps roulent sur le tapis usé dans une étreinte qui pourrait être mortelle. La déesse blanche provoque parfois ces dénouements rouges...

Mais les autres se sont ressaisis et se précipitent. C'est un imbroglio de corps en sueur, une mêlée générale... Tout cela au milieu des insultes, des exclamations colorées, des râles.

Les adversaires sont enfin séparés.

Plaisanterie macabre.

Cinq heures du matin.
De la péniche, des ombres furtives s'esquivent.

Mais voici deux hommes qui transportent une femme endormie, anéantie par l'alcool, et les nerfs calmés par la drogue et l'amour conjugué au coefficient cinq.

Où transportent-ils cette épave dont il semble que la noce ne veuille plus ?

Soudain, je tressaille. Est-ce l'excitation morbide de l'ambiance vécue qui dicte leur geste fou ?

Je les vois se diriger vers le bord du fleuve... Ils balancent le corps inerte au-dessus des eaux troubles tout en psalmodiant une oraison funèbre.

Macabre plaisanterie !

Je me précipite et j'arrive à temps pour les empêcher de réaliser ce geste empreint d'un humour... spécial.

Après avoir déposé la malheureuse sur un tas de sable, ils s'éloignent en maugréant des injures à mon adresse.

Tel est le réveil des détraqués.

J'apprends que ce petit jeu est très apprécié de ces messieurs et qu'il arrive parfois que celle ou celui qui en fait les frais est atteint de congestion dès son contact avec les flots couleur de cendre d'un matin brumeux.

Voilà qui explique sans doute les découvertes de cadavres d'inconnus recueillis au fil de l'eau par des marins ou des pêcheurs que leur passion — innocente celle-là — attire sur les rives du grand fleuve, tout près des péniches brunes...

CLAUDE VINCELLE

Au milieu : C'est la bagarre.

A droite : Où transportent-ils cette épave dont il semble que la noce ne veuille plus ?

LA PÈGRE COSMOPOLITE

11 (1)
Préparatifs de départ.

Pour courir après un jupon qui passait dans la rue de la cathédrale, Gugu l'Élegant m'avait laissé en tête à tête avec Nataf le Roumain. Le bonhomme connaissant comme pas un l'histoire de son milieu, je profitai de l'aubaine pour lui demander certains détails qui m'intriguaient. Le moment était propice, mon compagnon, encore tout étourdi par la bienheureuse rencontre avec son ami Gugu, rencontre qui allait le tirer de la misère, ne demandait qu'à s'épancher. Il ne fallait donc pas laisser refroidir la conversation. Au plus vite, je renouai le fil en badinant.

— Quand vos camarades de Paris vous ont vu arriver aussi nombreux dans la capitale, dis-je, ils ne devaient guère avoir le sourire. C'était une concurrence sérieuse qui débarquait.

Le Roumain me considéra un moment avant de me répondre. Ma question semblait le surprendre. Il se décida pourtant.

— C'est vrai, fit-il en hochant la tête. Sur tous les marchés, l'afflux de la marchandise provoque toujours une baisse des prix. Notre arrivée à Paris jeta la pagaille dans le milieu, vous l'avez dit, et bientôt il fallut prendre certaines dispositions. Aussi nous nous voyions tous les jours et on discutait ferme. Le rendez-vous était soit au café de la Poste, place Clichy, à côté de la pharmacie, c'est un café Dupont maintenant, soit à la Nouvelle Athènes, place Pigalle, au coin de la rue Frochot, soit encore à la Muse, rue de Douai.

Le soir, nous nous retrouvions, pour le dîner au restaurant Salmon, boulevard de Clichy. Naturellement, toutes les conversations roulaient sur le désastre. C'est alors que l'idée nous vint de tâter l'Angleterre.

— Mais, fis-je, étonné, je croyais que la prostitution y était interdite ?
Nataf eut un sourire plein de sous-entendus.

— En principe, elle l'est partout, mais je vous concède, en effet, que c'était là le point névralgique. La police anglaise est dure, très dure, et la justice du pays ne badine pas. C'est ainsi qu'une femme prise en flagrant délit de racolage est immédiatement condamnée à deux ans de cachot.

— Deux ans ?
— Oui, monsieur. Et ce n'est pas tout. Quand elle a purgé sa peine, elle est aussitôt reconduite dans un port français et remise aux autorités locales avec tous les détails de la « bordure », si bien qu'elle peut encore être inquiétée par la police française.

— Diable ! Mais alors, je ne vois pas les avantages que vous pouviez avoir en allant... travailler de l'autre côté du détroit.

Le Roumain passa sa main dans ses cheveux bouclés.

— Il y en avait un pourtant, fit-il.

Et il expliqua :
— Quand une femme tapine, ici ou là, pour elle c'est toujours le même travail, seulement où il y a une petite différence, c'est quand elle passe à la caisse. A Paris,

elle touche des francs, en Amérique du Sud des pesos, en Angleterre des livres. Alors, n'est-ce pas, avec le change...
J'avais compris.

Et l'on dit que ces gens-là ne sont pas des commerçants ? Allons donc ! Ce sont mieux que des commerçants, ce sont des financiers, puisqu'ils font de l'arbitrage... Que dis-je ? Ce sont des psychologues. Nous l'allons voir.

Déjà mon compagnon, encouragé par mon admiration feinte, reprenait.

— Il fut donc décidé que nous irions en Angleterre. Toutefois, il ne s'agissait pas de s'embarquer à la légère. Quelques-uns d'entre nous se détachèrent et vinrent sur place étudier la situation.

— C'est-à-dire ?...
— Eh bien, mais... les mœurs et la manière de vivre des Anglais.

De la part de ces gens-là, ne trouvez-vous pas cela admirable ? Pour mon compte, je vous avoue que j'étais renversé. Mon bonhomme avait dit ça avec un tel sérieux, un tel naturel, qu'un moment j'en oubliai la qualité du personnage que j'avais devant moi. Le directeur commercial d'une importante affaire n'eût pas raisonné avec plus de bons sens.

Très fier d'avoir produit son petit effet, mon compagnon entra dans les détails.

— Après trois semaines de sondages, nos envoyés revinrent rassurés. L'affaire était bonne. Toutefois, pour tenir le coup là-bas, il était indispensable de remplir deux petites formalités, savoir : 1° marier nos mômes avec des Anglais...

— Quoi ?
La figure du Roumain s'épanouit en un sourire plein de commisération pour le profane que j'étais.

— Evidemment, gouailla-t-il.
Et comme je le regardais toujours sans comprendre, il expliqua :

— Je vous ai dit tout à l'heure que la tapineuse était non seulement immédiatement emballée en Angleterre, mais encore condamnée sévèrement. Pourquoi ? Parce que la plupart du temps cette fille est mineure, étrangère et soutenue par un gentleman français. Il fallait donc donner le change. En mariant nos femmes, le tour était joué. Du même coup celles-ci prenaient la nationalité anglaise et se trouvaient émancipées. Autre avantage encore : un policier hésitera toujours à arrêter une femme mariée.

Je dus reconnaître que tout cela était gentiment combiné ; cependant, timidement, je hasardai :

— Mais il vous fallait trouver des épouseurs ?

Nataf éclata d'un rire gras.

— Ah ! la, la, des épouseurs ? Nous n'avions pas l'embaras du choix. Pour gagner trois livres, mettons quatre, de pauvres bougres d'Anglais célibataires et dans le besoin ne demandaient pas mieux de perdre cinq minutes chez le pasteur. On s'marie en cinq secs en Angleterre, c'est épatant. Bien entendu, après la bénédiction, on allait tous en chœur boire un glass au premier bar, et puis bonjour, bonsoir...

— Et jamais plus la fille ne revoyait son mari ?

Le Roumain me lança un regard lourd d'ironie.

— Cette blague ! ricana-t-il.

Il y eut un silence. Le garçon passait, je commandai deux saaz, et, toujours intéressé, je demandai :

— Et la deuxième formalité ?

— Ah ! la deuxième formalité, celle-là...

Il mit un doigt sur ses lèvres, puis soudain, me tirant par la manche, il me confia à voix basse, mystérieux :

Elle fit la rencontre d'un lord anglais riche comme Crésus.

— Là nous n'avons rien inventé.

Cette combine-là c'est toujours la même. Elle se pratique dans tous les pays. Que voulez-vous, on n'apprivoise pas des merles avec une sarbacane, mieux vaut leur abandonner une part de la récolte.

— Autrement dit, vous avez acheté la police ?
Nataf me serra le poignet à le briser tout en jetant autour de lui un regard inquiet.

— Ne causez donc pas si fort quand vous parlez de la police, reprocha-t-il. Il peut y avoir à côté de vous des gens qu'on ne connaît pas, qui ressemblent à des clients inoffensifs, et ce sont des roussins dangereux.

M'étant excusé comme il convenait et, rassuré, lui aussi, par la belle insouciance de nos voisins, un couple énervé qui s'embrassait à bouche que veux-tu, il continua son histoire.

La division du travail.

— Voilà donc notre petite troupe débarquant à Londres. Nos émissaires ayant préparé le terrain, on s'installe rapidement. Naturellement, tous dans le même secteur, afin de bien sentir les coudes et de pouvoir non seulement discuter facilement, mais encore, et surtout, diriger en commun tout notre sérail.

Nous avions choisi le quartier français, un coin assez tranquille et pas trop repéré, et établi notre quartier général au café Frascati, à Old Campton Street. Précisément, le patron de l'établissement avait tenu quelques années avant de venir à Londres un petit café à Montmartre, rue Lepic. Ça tombait à merveille. Il connaissait déjà les hommes du milieu pour les avoir servis naguère et avoir été aussi un peu leur confident. Il ne restait plus maintenant qu'à installer les femmes. Ce fut vite fait. Pour chacune, un petit rez-de-chaussée meublé, et en avant, au business ! C'est dans ce « flat » qu'elle ramenait le client.

L'étrange bonhomme insistait sur tous ces détails avec une telle complaisance cynique que je ne pus m'empêcher de sourire. Il se méprit.

— Il ne faudrait pas croire toutefois que pendant ce temps-là nous nous tournions les pouces. Nous étions sur le tas, nous aussi, surveillant à distance les allées et venues. De plus, le matin, nous faisons à chacune de nos mômes notre petite visite quotidienne, nous écoutons le récit de ses sorties et touchions intégralement la paye. C'est alors que nous arrêtons l'emploi du temps de sa journée et sa soirée et lui indiquons les endroits où elle devait opérer, car nous avions au préalable tout réglé avec le policeman chargé de la police du secteur choisi.

— Autrement dit, c'était de la division du travail bien comprise.

Le gentleman roumain n'ayant pas compris l'allusion se contenta d'en rire, et aussitôt il enchaîna :

— A cette époque, ne l'oubliez pas, nous étions en 1912, 13 et 14, et tous les hommes à Londres présents venaient du sud. Quelques-uns d'entre eux devaient y réussir au delà de tout espoir. C'est ainsi que Tatave de la Maubert est maintenant millionnaire. Pourtant sa femme, durant un an, s'était mal débrouillée. Par contre, un beau soir, elle fit la bonne rencontre, un vieux de la haute, un lord anglais, riche comme Crésus. Dès lors, ce fut le Pactole : appartement princier, bijoux, auto... Tatave, qui connaissait son métier, restait dans l'ombre et tirait les ficelles. Sur ses conseils sa femme réussissait à se faire léguer toute la fortune de son amant, il ne restait plus qu'à exécuter celui-ci gentiment, proprement. Chose facile puisque le brave homme était vieux, sanguin et amoureux. De conserve, Tatave et sa même arrêtaient tout un programme : soupers fins, vins généreux, quelques whiskies avant de se mettre au lit, et une fois dans les draps blancs, hop ! le grand travail ! Et ça, tous les jours ou plutôt tous les soirs. Vous pensez que, avec ce petit régime mon lord anglais était soigné. L'effet fut quasi immédiat. Trois mois plus tard, il était nettoyé.

— Et Tatave ?

— Il était millionnaire.
Le gentleman roumain cracha son mégot qui risquait de lui brûler les lèvres et se pencha pour saliver dans le crachoir. Alors, levant les bras au plafond, je l'entendis qui marmonnait :

— Dire que c'est une chose qui aurait pu m'arriver !

Son attendrissement pourtant fut de courte durée, déjà il reprenait, tout à fait consolé.

La poule aux œufs d'or.

— Un autre aussi qui eut de la veine, ce fut Bidet. Celui-là, au moins, peut dire qu'il est le fils de ses œuvres.

Le milieu français à Londres



(1) Voir Police-Magazine, précédent numéro.



La justice anglaise ne badine pas.

qu'à se laisser vivre... Pourtant, il n'abandonna pas les amis et continua de loin à diriger tout son harem, si bien qu'il touchait des deux mains. Il y a des gens comme ça qui naissent coiffés !

Un novateur.

Ce furent tous les regrets du gentleman roumain qui se faisait facilement une raison du bonheur des autres.

Alors, paisiblement, il poursuivit :
— D'une façon générale, chacun des membres de la corporation se défendait gentiment. Ce n'était pas l'abondance, mais enfin on vivait. Un seul pourtant joignait difficilement les deux bouts : J... Il avait bien deux femmes, mais elles n'arrivaient pas à se faire aux habitudes du pays. C'est une chose qui ne se commande pas... Aussi, après avoir végété deux ans près de nous, il décidait brusquement de partir pour le Canada. Mais à Montréal les recettes ne furent pas plus brillantes. Alors, dégoûté, il s'enfonça dans l'Alaska.

Comme je le regardais en souriant, pensant qu'il se moquait de moi, le gentleman roumain répéta en scandant ses mots :

— Oui, monsieur, dans l'Alaska.
De nouveau je considérai mon compagnon avec une certaine inquiétude, car je ne comprenais guère ce qu'un homme flanqué de deux femmes pouvait bien aller faire dans les toundras glacées et la faune arctique de l'immense territoire extérieur.

Nataf prit un temps avant de continuer, puis il me saisit par le bras et détailla :

— Et c'était, monsieur, une idée de génie.

Je voulus marquer mon étonnement, mais il m'arrêta tout en précisant :

— La preuve, c'est qu'il y fit fortune.

Je n'avais plus qu'à m'incliner.

L'amusant personnage commença alors ses explications, faisant lui-même les demandes et les réponses.

— Que rencontre-t-on dans l'Alaska ? s'écria-t-il. Des trappeurs et des chercheurs d'or. Autrement dit, des hommes, mais des hommes qui durant de longs mois mènent une vie sans distraction. A ces mâles sevrés d'amour et dont le sang brûle les veines, que fallait-il ?... Des femmes ! J... leur présenta ses deux moujines, des gosses de vingt ans, aux seins ronds et pleins... Vous pensez si c'était une friandise pour des gaillards affamés et débordant de sève. Et une friandise qui n'avait pas de prix. Aussi les clients affluèrent nombreux et tous payèrent sans murmurer, et largement, mais en nature. Les trappeurs donnaient des peaux de renards, de loutres ou autres fourrures rares, les chercheurs d'or des lingots précieux... Toutes les quinzaines J... envoyait le butin à l'intérieur.

Nataf lentement alluma une cigarette.

— Non ?

— Si, monsieur. Il ne doit rien, ou pas grand'chose, à ses deux femmes, par contre il a su, lui, tomber la poule aux œufs d'or.

Il faut vous dire que Bidel est un beau garçon, toujours très chic, chemise de soie et costume de bonne coupe, tenez, un genre de Gugu l'Élegant, en mieux... Pour vous en donner une idée, j'ai vu Bidel raide comme un passe-lacet, fauché à blanc ; eh bien, malgré ça, il était tiré à quatre épingles, pommadé, parfumé, c'était le gigolo de la troupe.

Avec ça, il savait manier le verbe avec élégance, se tenir dans le monde et s'observer. Dédaignant le café, les parties de cartes ou de dés, il leur préférait le théâtre, les grands concerts, la musique et les réunions mondaines. Très sûr de soi, il n'hésitait pas à se mêler en toutes occasions au gratin de la capitale, à frayer avec les gens huppés, et à bostonner au cours d'une soirée avec la lady de vieille origine ou l'héritière au sac rebondi. Alors il advint qu'une certaine nuit, il tourna la tête à une des plus jolies femmes de Londres.

C'était une artiste, mais pas une artiste de pacotille, ni une de ces girls à la gomme qui se tapent le nez avec leurs cuisses en levant les jambes, non, une actrice de l'Opéra, l'idole du peuple anglais, et riche, et couverte de perles et de diamants, et tout, et tout... Une affaire, quoi !

Nataf poussa un soupir à fendre l'âme.

— Il était casé et n'avait plus

Ces dames recevaient dans une espèce de grotte.

Tiré à quatre épingles, pommadé, parfumé, il tourna la tête à une des plus jolies femmes de Londres, une actrice de l'Opéra.

— C'était une riche affaire, constata-t-il, pensez donc, pas un centime de frais. D'abord, pas de loyer ; ces dames recevaient dans une espèce de grotte où J... les avait installées et où ils vivaient tous les trois, ensuite pas de concurrence, enfin pas de policeman à arroser.

Un moment, mon compagnon resta rêveur, puis il murmura comme à lui-même :

— Et voilà comment a débuté J... Il est actuellement patron d'une maison importante non seulement la plus somptueuse de la capitale, mais encore du monde entier. J... qui ne compte plus ses millions...

Et brusquement il conclut :

— Mon cher monsieur, y a pas d'erreur, dans tous les commerces, pour réussir, faut être un novateur !

— Peut-être...

Vente à tempérament.

Nataf appela le garçon et commanda un sandwich. Toutes ces histoires qu'il me contait depuis une heure lui avaient ouvert l'appétit.

Comme le garçon tardait, il continua de feuilleter le livre d'or de son milieu.

Dans notre métier, reprit-il, il faut avoir la vocation. Ne sachiez pas, ce ne sont pas ceux qui aiment et recherchent la bagarre qui tiennent le coup le plus longtemps. Tenez, je me souviens d'un type qui était avec nous à Londres, après la débâcle : Antoine Spacagna. C'était un drôle, celui-là. On l'appelait le mousquetaire. Toujours la main à la poche et toujours prêt, pour un oui ou pour un non, à tirer son flingue (revolver) ou sa rallonge (couteau). Il n'a pas tenu trois mois et fut refoulé en France avec tous les honneurs.

Il en fut de même pour Jean l'Espagnol, qui lui aussi fut expédié, mais définitivement, dans un monde meilleur, par un client qui refusait de payer un petit supplément à sa mère. L'Anglais prit peur, s'affola et sortit son revolver. Jean l'Espagnol s'écroula comme une masse, touché par une balle en plein cœur. C'est moi qui ai racheté sa femme, mais j'ai été volé, c'était une bourrique.

— Vous avez acheté sa femme, dites-vous, mais à qui ?

Alors dégoûté J... s'enfonça dans l'Alaska.

— Au milieu, cette blague ! A qui vouliez-vous que je l'achète, puisque son homme était ratatiné ?

Je lui avouai que je ne connaissais pas cette coutume, alors il expliqua, radouci :

— Quand un homme disparaît et que sa mère se trouve seule, il ne faut pas croire que celle-ci a le droit de disposer de sa personne. Elle appartient au milieu et c'est lui qui décide de son sort. On la met aux enchères et elle est adjugée au plus offrant. L'acquéreur paye et l'em-mène. Elle n'a pas à discuter.

— Mais l'argent ?...

— On le verse à la masse. De même, si un homme vient à perdre sa femme il faut que celui qui en possède le plus lui en cède une des siennes. Naturellement moyennant finances. Le prix est fait selon le rapport de la moujine.

— Et s'il n'a pas d'argent ?

— On s'arrange. Le vendeur lui fait crédit, l'autre lui verse des acomptes toutes les semaines.

Je ne pus réprimer un sourire.

— Autrement dit, constatai-je, c'est la vente à tempérament.

CLAUDE VINCELLE.

(A suivre.)

Alors dégoûté J... s'enfonça dans l'Alaska.

— Au milieu, cette blague ! A qui vouliez-vous que je l'achète, puisque son homme était ratatiné ?

Je lui avouai que je ne connaissais pas cette coutume, alors il expliqua, radouci :

— Quand un homme disparaît et que sa mère se trouve seule, il ne faut pas croire que celle-ci a le droit de disposer de sa personne. Elle appartient au milieu et c'est lui qui décide de son sort. On la met aux enchères et elle est adjugée au plus offrant. L'acquéreur paye et l'em-mène. Elle n'a pas à discuter.

— Mais l'argent ?...

— On le verse à la masse. De même, si un homme vient à perdre sa femme il faut que celui qui en possède le plus lui en cède une des siennes. Naturellement moyennant finances. Le prix est fait selon le rapport de la moujine.

— Et s'il n'a pas d'argent ?

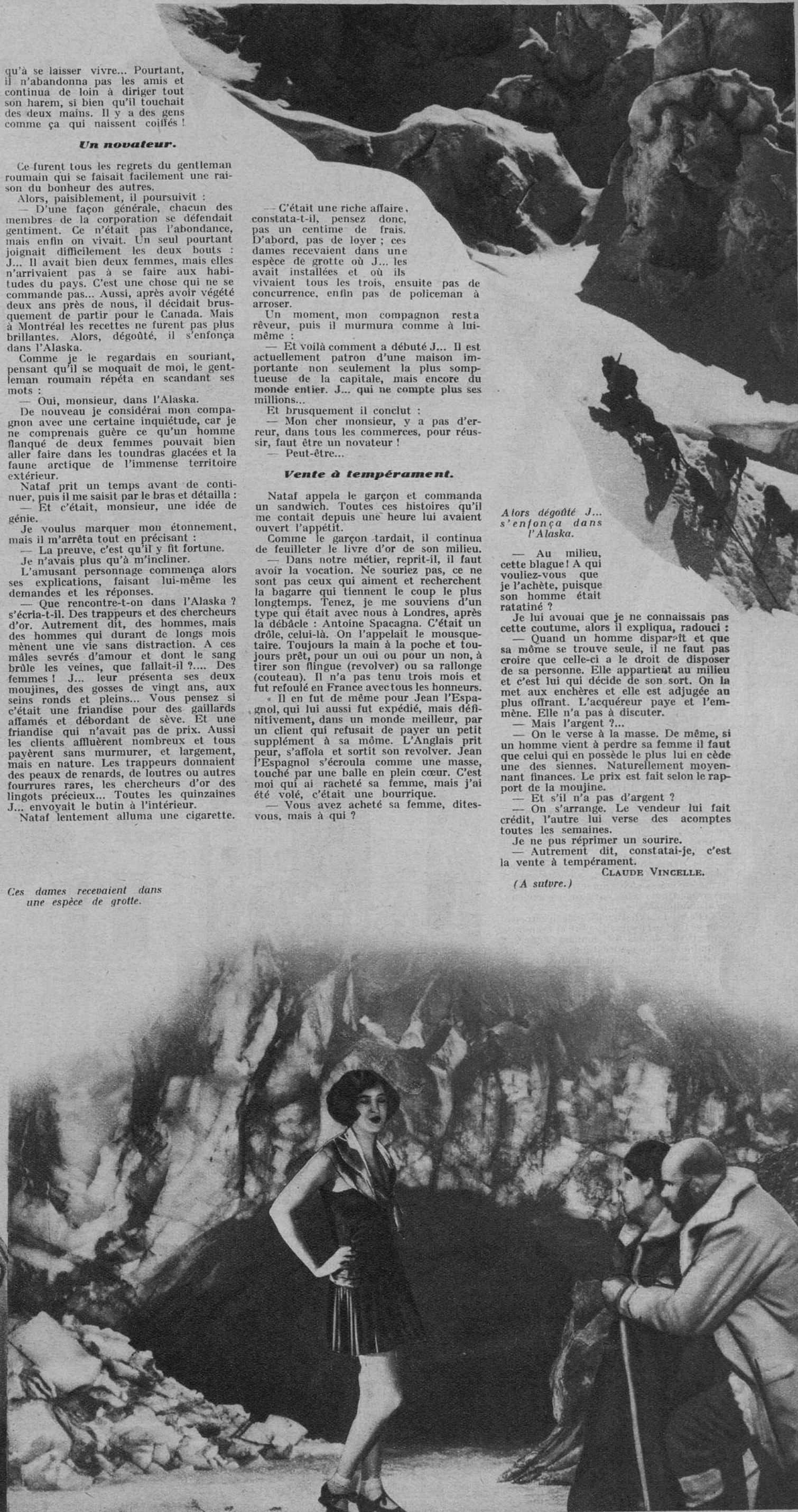
— On s'arrange. Le vendeur lui fait crédit, l'autre lui verse des acomptes toutes les semaines.

Je ne pus réprimer un sourire.

— Autrement dit, constatai-je, c'est la vente à tempérament.

CLAUDE VINCELLE.

(A suivre.)



UNE INITIATIVE HARDIE



Le couloir des chambres-cellules dans le pavillon de la deuxième période de détention (lumière coupée à l'extérieur; à remarquer les interrupteurs). (N. Y. T.)

A droite: M. Delierneux, directeur de la Prison Ecole.

(De notre envoyé spécial.)

TOUT au nord de la Belgique, non loin de la frontière hollandaise, s'élève la petite ville d'Hoogstraeten, à l'aspect désuet. Population tranquille d'artisans et de négociants. Un vieux clocher ajouré, aux pierres lézardées par le temps, domine les pacages qu'enclosent, aux environs, des haies vives ou des murs bas de terre jaunâtre.

Une route ombreuse part de la grande place d'Hoogstraeten et, piquant vers le sud, traverse deux kilomètres d'herbages pour continuer une curieuse et ancienne gentilhommière.

Celle-ci, de style Renaissance, légèrement corrigé par l'art flamand, sobre et grandiose, appartient depuis de longues années à l'administration pénitentiaire. Elle a successivement servi de dépôt de mendicité et d'asile d'aliénés. Aujourd'hui, avec des aménagements nouveaux, elle s'est transformée en prison-école: une innovation heureuse de nos amis les Belges qui est appelée à modifier quelque peu certaines des idées que nous professons en matière de châtiement des malfaiteurs...

Nous n'avons prévenu personne de notre arrivée, et c'est mieux ainsi. La grande grille qui défend l'entrée s'ouvre devant notre voiture, sans que nous ayons eu à entreprendre de longs pourparlers, comme dans les autres pénitenciers du pays. Le portier s'est contenté de jeter un coup d'œil sur notre carte de presse et, poliment, il nous a invité à pénétrer dans la cour-promenade pavée d'un grès à tout le moins centenaire. Quelques coups de cloche avertissent les maîtres de céans de notre présence dans les murs de ce qu'un visiteur non prévenu pourrait facilement prendre pour une maison de retraite, tant le lieu semble tranquille, j'allais écrire reposant.

Détail curieux et significatif: l'homme qui vient à notre rencontre et, aimablement, nous souhaite la bienvenue est un détenu promu au rôle de surveillant. Nous n'avons pas fini de nous étonner.

Jadis, pour pénétrer dans la gentilhommière fortifiée, il fallait passer sur un pont-levis. Aujourd'hui, si la grande tour qui donne accès aux bâtiments centraux s'élève encore au milieu d'un fossé, d'ailleurs desséché, une passerelle empierrée a remplacé le pont-levis peu pratique. Précédés de l'étrange surveillant qui agite doucement son trousseau de clefs, nous franchissons ce dernier obstacle, au moment où une vingtaine de prisonniers, tête nue et vêtus d'une veste de drap noir à col rabattu et d'un pantalon gris foncé, s'en vont aux travaux des champs sous la seule direction d'un gardien. Ma parole, je crois qu'ils fredonnent un air à la mode!



Une équipe de corvée part au travail (N. Y. T.)

En haut et à droite: Vue de l'ancien château de Hoogstraeten (N. Y. T.)

Quelques minutes plus tard, nous écoutons les explications du directeur de cette prison-école, M. Delierneux: un fonctionnaire, jeune encore, le visage glabre au teint mat, éclairé par des yeux où danse la flamme vive de l'intelligence non exempte de malice.

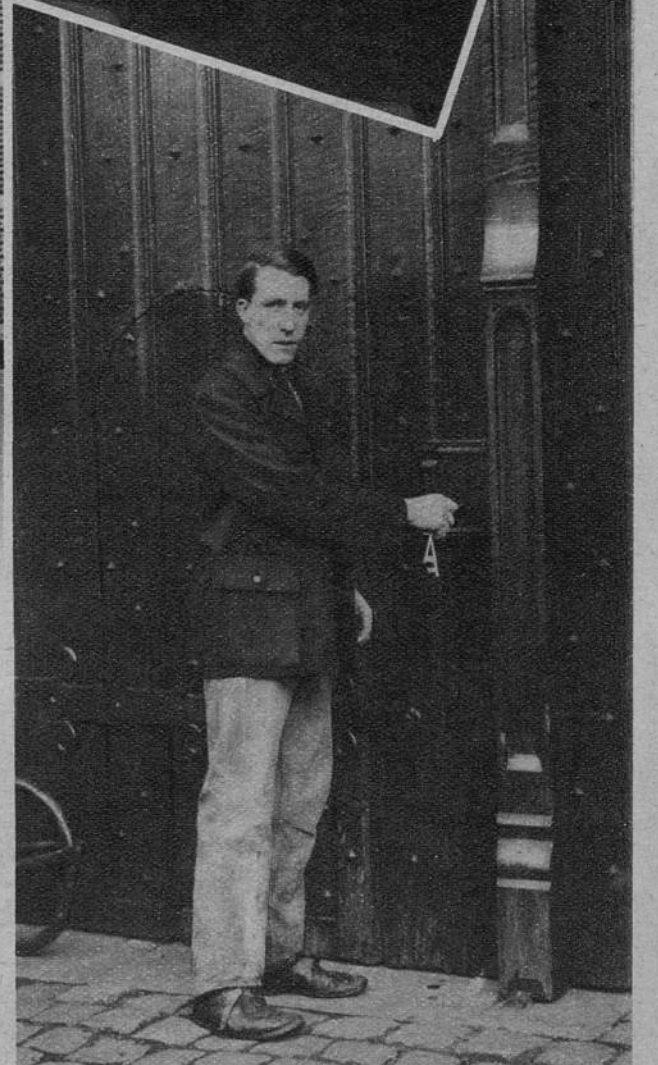
Ayant dirigé, pendant dix ans, un service de réadaptation sociale au pénitencier de Merxplas, M. Delierneux fut chargé de dresser le programme d'Hoogstraeten, qui jusqu'alors n'avait abrité que des aliénés. Seulement, il en est de même en Belgique qu'en France: si l'administration voulait bien laisser à M. Delierneux les mains libres, du moins exigeait-elle des résultats concluants... et des dépenses réduites à leur strict minimum:

— Il me fallait faire beaucoup avec le moins d'argent possible, nous dit l'avisé directeur. Eh bien! pour y arriver, je me suis adressé exclusivement à la main-d'œuvre pénale en établissant un choix judicieux dans toutes les prisons belges. En trois mois de temps, je réunis ici, sous ma direction, deux cents gaillards représentant à peu près tous les corps de métiers dont j'avais

Au-dessus et à droite: Un jeune détenu dans sa cellule (période d'observation.) (N. Y. T.)

besoin. Architectes, seruriers, maçons, forgerons, couvreurs, vitriers, électriciens, tout le monde se mit à la besogne pour la réfection des vieux bâtiments et la construction de nouveaux. Je n'ai connu qu'un échec: l'installation du chauffage central a dû être assurée par des éléments de l'extérieur. Je ne m'en console pas d'ailleurs. Mais que voulez-vous, j'ai fouillé en vain toutes les prisons pour trouver un spécialiste de la partie. Nous n'en avons pas un seul, à cette époque, sous les verrous!

A droite: Le portier est un détenu par mesure d'économie pour le gouvernement. (N. Y. T.)



DANS LES PÉNITENCIERS

— Et vous n'avez pas eu à vous plaindre de cette manœuvre... spéciale ?

M. Delierneux ébauche un large sourire :

— Au contraire, si j'ose dire. Au début, on avait craint la lenteur de travaux menés

A droite : L'atelier de menuiserie. (N. Y. T.)

Au-dessous : Prisonniers travaillant aux presses d'imprimerie. (N. Y. T.)



aisée et nous ne réussissons pas toujours. Le pourcentage de réadaptés nous fait pourtant un devoir de la tenter avec tous les moyens dont nous disposons.

« En effet, les statistiques sévères, établies depuis dix ans, montrent que nos méthodes

M. Delierneux paraît s'amuser beaucoup de mon étonnement.

— Ouvrez ! commande-t-il à Van Overstraeten, comme nous faisons halte devant une lourde porte à guichet grillé. Je risque un regard par l'œil-de-bœuf. La cellule, peinte au ripolin blanc, ressemble à toutes celles qu'il m'a été donné de visiter dans d'autres établissements : lit de fer, toilette, table. Un tout jeune détenu, assis sur un tabouret, lit, un livre sur ses genoux.

— Albert Chonel, dix-huit mois pour vol, glisse Van Overstraeten, qui sait par cœur le nom de tous les pensionnaires.

— Nous ne recevons à Hoogstraeten, m'expose chemin faisant M. Delierneux, que des prisonniers âgés de seize à vingt-cinq ans et condamnés à plus de trois mois. Les détenus qui nous sont amenés entrent d'abord ici, c'est-à-dire au « pavillon d'examen ». Dès lors, tout pensionnaire devient un « sujet » soumis à l'observation rigoureuse de trois spécialistes : un psychiatre, un assistant social et un psychologue. Le premier recherchera les causes de sa déchéance au point de vue étiologique, héréditaire, etc. L'assistant social s'occupera du milieu fréquenté par le détenu avant sa condamnation. Le psychologue cherchera à déceler ses réflexes normaux et à indiquer le meilleur système de réadaptation.

« Ici pas de régime de chiourme, pas de matraques, pas de brutalités. Une douceur non exempte de fermeté et beaucoup de patience. La surveillance est assurée par des « chefs de pavillons » assistés de gardiens qui sont tous diplômés de nos Universités. Des cours, des conférences sont donnés journellement et les illettrés sont instruits d'après les plus récentes méthodes, de telle sorte que le détenu soit toujours occupé. Aucune rêverie morbide ne doit s'emparer de son esprit.

« Après trois mois de séjour « au pavillon d'examen », les prisonniers passent au deuxième stade. Seuls ceux qui n'en sont pas dignes, ou qui offrent des risques de contamination morale, sont renvoyés dans les pénitenciers ordinaires.

Tout en devisant, nous traversons une immense salle de gymnastique avec agrès, cheval d'arçon, masses, feutres, etc. Une vingtaine de prisonniers s'exercent à la barre fixe, sous la direction d'un moniteur détenu lui aussi.

— Ceux-ci appartiennent à ce que nous appelons le « deuxième stade », dit alors M. Delierneux. C'est, en quelque sorte, le régime familial. Les détenus vivent par groupe sous la direction non plus de gardiens, mais d'éducateurs. Pour le reste : travail, jeux, sports, cours. Signe particulier : le système cellulaire a pris fin ; plus de barreaux aux fenêtres. C'est dans une multitude de détails de ce genre et par une série d'améliorations successives que nous essayons de rendre à ces malheureux la notion de la dignité d'homme.

— On m'a dit, monsieur le Directeur, que certains pensionnaires jouissaient même d'une liberté à peu près complète.

Nous traversons, en ce moment, l'immense hall où grondent une dizaine de presses d'imprimerie, dont une rotative dernier modèle. Personne ne paraît faire attention à nous. Typos, compositeurs, clicheurs, chacun remplit normalement sa tâche. Un nègre athlétique et bon garçon — quel destin l'a-t-il amené jusqu'ici ? — roule une bobine de papier et, de ses trente-deux dents blanches, nous salue au passage.

Van Overstraeten, que j'avais oublié, me glisse :

— C'est Boko, l'assommeur.

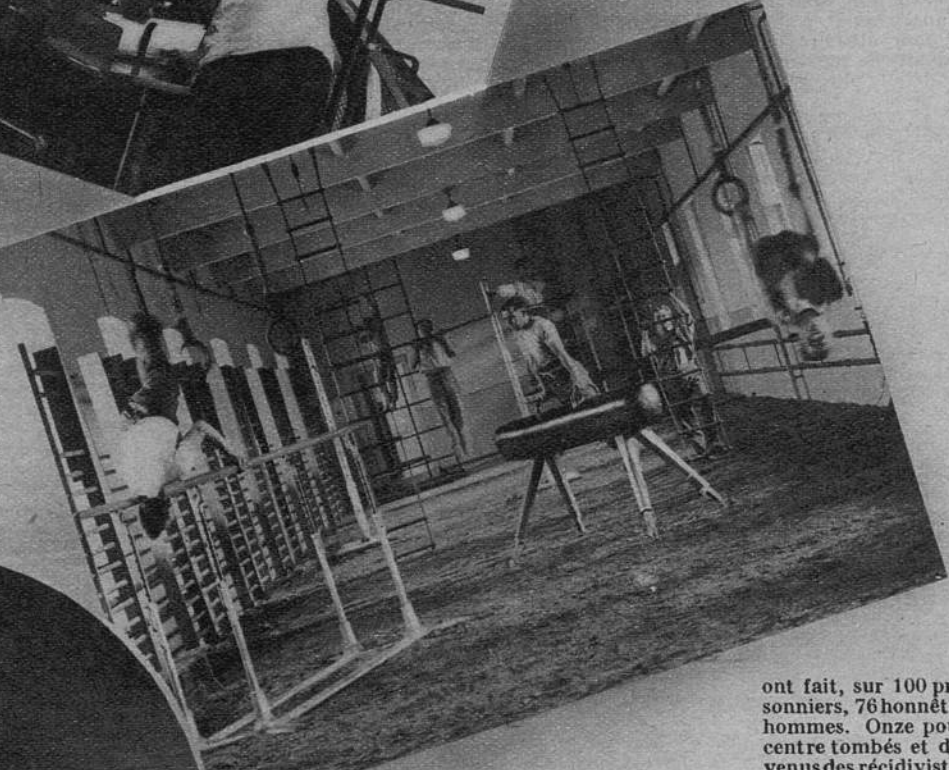
Je me souviens, en 27, à Anvers, un nègre, docker à ses moments perdus, assomme à coups de barre de fer, pour le voler, un débitant. Des consommateurs s'interposent, (Suite p. 14).

M. L.

dans ces conditions par des ouvriers non payés — ou à peu près — et, au surplus, sans doute peu pressés de forger leurs propres chaînes. Or, notre satisfaction a été complète en tous points.

« Voyons maintenant quel est le but exact de notre institution, unique au monde.

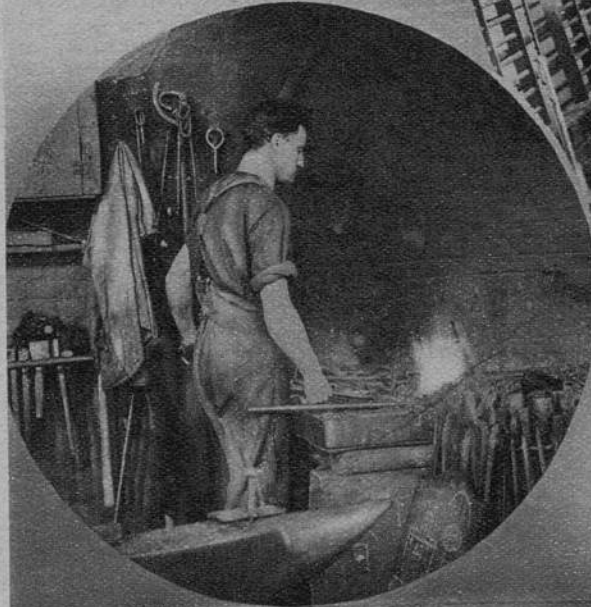
« Avant toute chose, nous cherchons à prévenir la criminalité professionnelle. On ne devient criminel professionnel que si l'on a commencé jeune. Plus de 90 p. 100 des malfaiteurs ont débuté dans le mal vers seize ou dix-sept ans. C'est donc lors de leur première chute qu'il faut chercher à les sauver. La tâche n'est pas



Ci-dessus : La salle de gymnastique. (N. Y. T.)

A gauche : La forge et le forgeron (un détenu) (N. Y. T.)

Au-dessous : La salle des cours et des conférences (remarquer les trous pour la projection de la cabine cinématographique). (N. Y. T.)



ont fait, sur 100 prisonniers, 76 honnêtes hommes. Onze pour centre tombés et devenus des récidivistes et les treize pour cent restant sont considérés comme disparus ou « flottants », c'est-à-dire que nous ne pouvons pas encore les considérer comme sauvés, malgré qu'ils ne soient pas retombés sous le coup d'une condamnation.

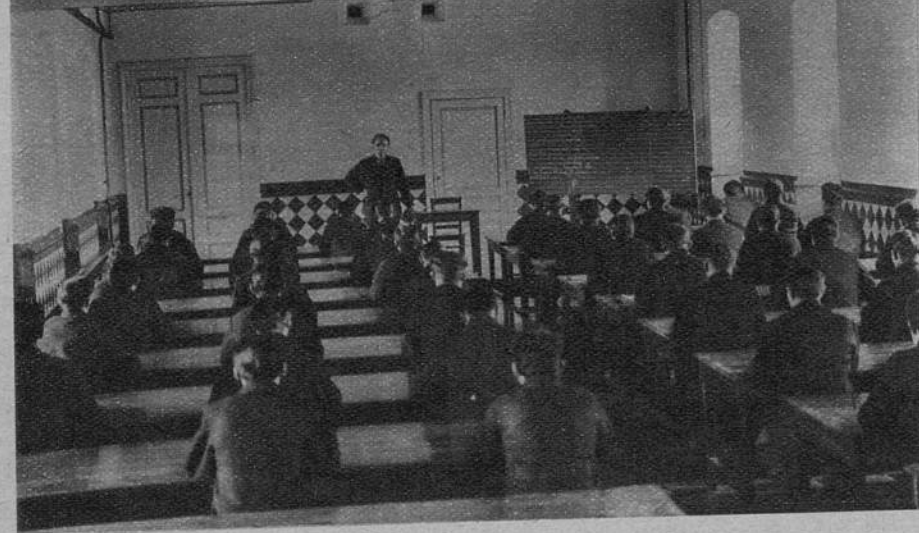
« Quant à notre façon de procéder, elle est simple : nous utilisons à Hoogstraeten le même système, dit de « pavillonnement », auquel j'avais eu déjà recours — et avec un rare bonheur — au pénitencier de Merxplas...

M. Delierneux s'interrompt brusquement et, débonnaire :

— Mais ne croyez-vous pas que la plus courte visite de notre prison-école ne vous en apprenne davantage qu'un de mes longs discours ? Allons, passez devant, Van Overstraeten va nous montrer le chemin. Van Overstraeten est un sujet intéressant. Condamné à trois ans, pour coups et blessures, c'est à lui qu'incombe la charge d'ouvrir et de fermer les portes. Moi qui suis le directeur, je ne sais pas si je m'y reconnaitrais dans ses clefs.

Van Overstraeten, un grand gaillard décharné, vêtu de l'uniforme type qui est le même pour tout le monde, a entendu la boutade du directeur, il sourit et fait sonner joyeusement son trousseau.

Nous voici au cœur de la prison, en face d'une construction en meulière d'aspect rébarbatif, qui contraste singulièrement par sa sévérité avec les riants bâtiments qui l'entourent. D'ailleurs, une rapide inspection à l'intérieur me confirme qu'il s'agit cette fois-ci d'une vraie prison, et même d'un pavillon strictement cellulaire. Alors ? Les belles théories de tout à l'heure ?...



La Parricide accusée

Oui, je me suis vengée. J'étais âgée de douze ans lorsque, pour la première fois, ce malheur m'est arrivé !... Papa m'avait persuadée que ma faute était aussi grave que la sienne. Et malgré ma révolte, j'étais surtout honteuse.

Au cours d'un de ses derniers interrogatoires, Violette, n'abandonnant pas son premier système de défense, renouvelait de la sorte ses accusations contre son père au juge d'instruction, M. Lanoire.

Et, si à l'heure de son arrestation, lors de ces premières assertions contre un homme qui avait su gagner l'estime de tous ceux qui l'avaient approché, l'opinion publique s'émouvait de voir Violette se servir d'un si abominable prétexte pour donner une raison à son crime, depuis il paraît que ceux qui acceptent de prêter une oreille plus attentive à ces accusations sont beaucoup plus nombreux.

Il faudra vérifier... ce n'est peut-être pas impossible, prétendent les uns.

Elle a donné des détails très précis... A aucun moment elle ne s'est contredite à ce sujet, assurent les autres.

Pourquoi ce revirement ? Pourquoi soudain ne recule-t-on pas à l'idée que la mémoire du malheureux Nozières sera éternellement salie ? Pourquoi aussi réclame-t-on avec tant d'insistance la découverte d'un complice incertain, improbable ?

Parce qu'on a cherché une explication au crime et qu'on s'est refusé à en trouver une.

La vérité n'est peut-être point telle qu'on ne puisse la découvrir, en réalité elle est fort simple, il n'est que d'accepter la thèse de la « perversité » et de la « monstruosité ». Mais, avec le temps, la monstruosité du crime est apparue si phénoménale, si monstrueuse, si gigantesque, qu'on s'est refusé de l'admettre, comme on fuit devant un fléau, devant quelque chose qui fait peur !

Et cet effroi devant le monstre lui sert étrangement, car aujourd'hui on cherche pour cette simple raison à lui faire partager le poids de son forfait... et le monstre ne serait plus.

Qui va-t-on chercher ? Le père ?... Un amant ?... On ne sait, n'importe qui, mais on tente l'impossible.

— Je voulais tuer mon père... je n'ai jamais voulu tuer ma mère !
C'est un leit-motiv.

A la Petite-Roquette, dans le bureau du directeur où elle a été amenée pour répondre aux questions du juge d'instruction, alors qu'une foule avide bat les murs gris de la prison, quatre heures durant elle restera étrangement calme.

— Vous possédiez de la « mort aux rats » ? D'où venait-elle et quel usage comptiez-vous en faire ?

— Je l'avais achetée huit jours avant le crime dans une pharmacie de la rue de Verigny. C'est avec ce produit que j'avais projeté d'empoisonner mon père, mais on m'a dit que « la mort aux rats » faisait horriblement souffrir. Alors j'ai préféré recourir à un autre moyen.

Déconcertant !
Maintenant il est question des trois sachets.

— J'ai remis les trois sachets à maman, dit-elle, et l'ai chargée de les distribuer. Je la regardais faire. Le hasard a voulu qu'elle choisisse bien, et j'ai gardé le silence. Si elle s'était trompée, je l'aurais avertie.

Et Violette, convaincue de préméditation — en mars dernier elle avait mis le feu chez elle, une semaine avant le drame elle achetait de la « mort aux rats » et déclarait à un ami, M. Atlan : Si mon père mourait, cela arrangerait bien des choses — précise que son père la violenta pour la première fois

dans la cabane d'un petit jardin de banlieue.

Elle décrit même, ce qui ne manque pas d'être troublant, avec une netteté impressionnante certaine partie de l'anatomie de son père. Mais n'a-t-elle pu le voir nu sans que l'inceste ait été accompli ? Nozières rentrait chez lui noir de charbon, après avoir conduit une machine. Ne prenait-il pas alors une douche ? La nuit, n'y avait-il pas un simple rideau pour séparer la chambre de Violette de celle de ses parents ? Et n'est-ce pas plutôt ainsi qu'elle eut l'occasion de remarquer son père dans le plus simple appareil ?

Il paraît assez singulier d'ailleurs que cette meurtrière ait attendu six ans pour se venger. Violette aurait donc réproché d'avantage l'inceste alors qu'elle s'était souillée dans les bras d'innombrables gigolos et « michés », que lorsque, petite fille, elle cachait encore quelques sentiments d'innocence ?

Enfin, lorsque, révoltée par les outrages d'un père, une fille veut se défendre, elle n'agit pas comme Violette. Elle ne tue pas avec tant de « précautions », elle est en cas de légitime défense. Elle tue dans un accès de fureur, elle n'assassine pas par derrière, elle n'empoisonne pas... et elle ne s'enfuit pas en emportant le magot !...

Elle a, paraît-il, confié ses angoisses et ses craintes à certains de ses amants. Ils seront entendus.

Mais Violette, qui aimait à se rendre intéressante, n'avait-elle pas créé tout un roman ?

N'assurait-elle pas à ses amis de rencontre, avec la régularité et l'entêtement d'une malade : « Ma mère est première dans une maison de couture et gagne 100 000 francs par an... Mon père, gros personnage au P.-L.-M., est millionnaire !... » Et pour satisfaire son besoin de romanesque, n'avait-elle pas complété ces « fantaisies » de détails plus piquants ? Comme cela de-

elle des relations coupables ? Allons donc !

Que Violette ait voulu tuer son père ? Oui ! Mais une seule raison la poussait à cela : l'argent, l'héritage.

Elle l'avait d'ailleurs confié à mots beaucoup moins voilés qu'elle n'avait laissé entendre la possibilité de ses rapports avec son père.

— Sa mort arrangerait bien des choses, dit-elle à M. Atlan.

— J'aurai bientôt de l'argent et je pourrai acheter une auto, promet-elle, à son amant de cœur, le jeune Jean.

Violette voulait tuer son père, nous en connaissons les raisons, et pas sa mère, paraît-il. Accordons-le lui.

Le malheur est que, malgré ces bons sentiments envers une femme qu'elle allait rendre malheureuse jusqu'à la fin de ses jours, elle ne pouvait pas tuer l'un sans l'autre.

Si M^{me} Nozières gardait la vie, ce qui est arrivé, elle ne manquerait pas de parler des sachets, de constater la disparition des 3 000 francs et d'accuser sa fille !...

Le complice !...

Ils sont nombreux ceux aussi qui espèrent en un complice... la mère, les parents le souhaitent, on le devine, avec qu'elle ardeur.

Violette cependant n'a pas choisi cette défense, bien qu'elle aurait été beaucoup plus aisée que la première. Violette n'avait qu'à dire un nom, on aurait arrêté un individu qui aurait fini par avouer... mais Violette n'avait pas de complice et il était plus simple alors d'accuser un père qui ne pouvait plus se défendre.

Le complice !... On l'a cherché partout. On a cru un instant qu'il pouvait être ce fameux Jean.

Mais on s'est vite aperçu, après l'avoir cuisiné, que Jean, gigolo du Quartier latin n'était pour rien dans l'affaire.



Le juge d'instruction M. Lanoire examinant le jardin de M. Nozières où il est venu faire quelques constatations. (Rap.)

vait être « exciting » pour une Violette Nozières que de sussurer à l'oreille d'un amant :

— Celui qui a pris ma vertu, c'est mon père !

Et ce malheureux, qui savait de quelle maladie souffrait sa fille, aurait continué, jusqu'au dernier jour, à entretenir avec

On a cru tenir un personnage plus important, en découvrant un Algérien, mais M. Atlan est un homme très correct, dont la disposition a été fort intéressante, et il n'était pour rien dans l'affaire.

On a cherché dans les milieux spéciaux, sans succès. Les vrais « affranchis » sont assez débrouillards par eux-mêmes, ils savent qu'un crime est toujours dangereux, surtout lorsqu'on y mêle une profane.

On a cherché à Prades-Saint-Julien, où elle passait ses vacances, quelle était la signification des fugues nocturnes de Violette. Mais il ne faut pas confondre rendez-vous d'amoureux et rendez-vous de complices.

On a cherché et on n'a pas trouvé. Et on n'a pas trouvé, parce qu'il n'y avait rien à découvrir.

Il manquait, paraît-il, 1 200 francs dans le sac de la meurtrière, dont on n'a pu expliquer la disparition. Mais elle a pu parfaitement les donner à un amant, sans que celui-ci en connaisse la provenance !

Violette n'avait pas de complice, et si elle en inventait un, ou si elle en avait eu réellement un, sa thèse de l'inceste se trouverait singulièrement éprouvée.

Et les journalistes, à l'affût de quelque révélation sensationnelle, errent du Quartier latin à Neuville-sur-Loire et de Neuville-sur-Loire à Prades-Saint-Julien.

Hier, ainsi, nous tombâmes à l'improviste, dans un bar, place de la Sorbonne,

Le juge d'instruction M. Lanoire arrivant à l'ancien jardin de M. Nozières avec ses collaborateurs. (Rap.)



Un Algérien, M. Atlan, qui a connu Violette Nozières arrive à la police judiciaire où il a été interrogé par M. Guillaume. (Nyl.)

sur un jeune homme qui avait connu Violette.

— Violette vous avait-elle fait des confidences au sujet de son père ?

— Non, pas à moi, mais je sais un camarade à qui elle confia une histoire romanesque à ce propos.

— Crut-il ce qu'elle disait ?

— Non... voulez-vous que je vous dise ma façon de voir, et c'est également celle de mon camarade ?

— Je vous en prie...

— Mais gardez vos noms secrets. Et bien tout cela est faux, archifaux. Violette inventait pour le besoin de la cause. Elle parla de « cela » à mon ami l'une des premières fois où elle le vit, par la suite elle ne lui en toucha pas un mot. Elle savait que ça ne prendrait pas.

« Elle racontait sa petite histoire pour attendre, c'était probablement sa pensée, ceux qui ne la connaissent pas, ou à de braves types qui « gobent » tout ce qu'on leur dit. Vous verrez, ceux qui iront vers le juge et déclareront : « C'est exact, Violette m'a dit que son père abusait d'elle » seront de gentils garçons pas très dessalés. Ne craignez rien, ce n'est pas à Jean qu'elle fit de pareilles confidences, et pourtant si cela avait été vrai, c'est bien à lui, son amant de cœur attiré, qu'elle aurait dit ses tourments. Mais avec des types comme lui, ça ne prend pas, et elle se taisait... »

— Vous prononcez presque un réquisitoire...

— Peut-être, mais ce qui me répugne, c'est de voir qu'après un premier instant de folle répulsion, tout à fait justifiée, on se laisse aller peu à peu à la sensiblerie.

— Sensiblerie ?...

— Oui, sensiblerie, ce n'est rien d'autre que cette recherche fébrile d'une preuve pouvant alléger Violette de toute la responsabilité du crime. Elle a eu assez de courage pour tuer son père, elle l'a avoué elle-même, qu'on la laisse face à son prodigieux forfait, les hommes n'ont pas à lui chercher un semblant d'excuse... Quand elle disait que son père était millionnaire, c'était de la pure invention, pourquoi alors ajouter foi à ses confidences lorsqu'elle disait, après s'être mis du rouge à lèvres et avoir décidé du « prix » avec un client : « Tu sais, chéri, mon père m'oblige à coucher avec lui... » Et que la mère espère en un complice, c'est normal... c'est une espérance de maman... On a dit que, parfois, elle semblait déprimée, nerveuse, prostrée... n'est-ce pas assez compréhensible si, à ces moments-là, elle songeait au crime !

Tenez, imaginez un instant qu'elle ait réussi pleinement ses projets, que M^{me} Nozières soit morte elle aussi, que la police ait cru à un accident ou à un double suicide, croyez-vous vraiment que Violette aurait fait autre chose que la noce et que de dilapider le « économies paternelles » ? Crovez-vous qu'on aurait entendu parler d'inceste ?... Et, je vous jure, lorsqu'une fille tue pour cela, elle se croit dans son droit, elle ne se cache pas, dans son affolement elle clame sa libération !... Oui, oui, imaginez un instant qu'elle ait réussi dans ses projets... un instant seulement, et il y a de quoi confondre les plus acharnés « défenseurs » de Violette.

PHILIPPE ARTOIS.



Le Retour du Forçat

LORSQUE j'arrivai devant le petit pavillon où, la veille, un crime avait été commis, toutes les commères du quartier, sur les seuils des maisons voisines, parlaient de l'affaire en faisant de grands gestes.

— Pensez donc ! Un crime dans un endroit habituellement si tranquille, dans cette avenue de l'Île, à Joinville-le-Pont, où jamais il ne s'était passé quelque chose, pas même le plus minime cambriolage.

— C'est horrible, n'est-ce pas ?
— Ne m'en parlez, ma chère ; je suis encore toute bouleversée.

— Et moi donc : je n'ai pu fermer l'œil de la nuit et j'ai fait d'effroyables cauchemars.

Devant la porte que surmontait le n° 33, deux voitures étaient : celles de la police et de l'identité judiciaire. Des agents s'évertuaient à chasser les curieux qui voulaient à toute force jeter un coup d'œil par l'huis entré-bâillé.

Dans le jardin où je pénétrai, le brigadier-chef Kling m'appela.

— Voulez-vous voir les lieux ? me demanda-t-il.

Je grimpai aussitôt la demi-douzaine de marches du perron et me trouvai dans un petit vestibule mal éclairé. Deux portes, l'une à gauche, l'autre à droite, toutes deux ouvertes. Celle de gauche laissait voir une chambre à coucher dont le lit était défait. L'autre donnait accès à la cuisine.

Le brigadier-chef Kling me fit signe de le suivre et nous fîmes encore trois pas dans le vestibule. Deux nouvelles portes. A gauche, une autre chambre à coucher et, à droite, une salle à manger sur la table de laquelle on voyait une planche à repasser, un fer électrique et une pile de sous-vêtements féminins.

C'est dans cette pièce que l'excellent policier me poussa en disant : — Regardez donc par terre.

Par terre, entre les pieds de la table et le mur, juste devant la fenêtre, était étendu un corps d'homme, tout habillé. Il reposait sur le dos, les bras allongés le long des cuisses. Près de la tête et sur la poitrine, le sang avait jailli à profusion, qui avait également éclaboussé les meubles et le mur.

Maintenant que l'identité judiciaire est venue, nous allons pouvoir enlever le cadavre, m'expliqua le brigadier-chef. Le cadavre était celui de Gabriel Aguisetta.

Qui étaient-ils, d'où venaient-ils ? Personne n'aurait pu le dire.

Ils étaient venus tous les quatre — deux hommes et deux femmes — s'installer dans le pavillon de l'avenue de l'Île depuis un peu plus de cinq mois environ.

Leurs professions ? On les ignorait. Ils allaient, venaient, le jour et la nuit, mais n'avaient jamais parlé aux voisins de leurs moyens d'existence.

Ils étaient polis, sans plus, et ne semblaient pas tenir beaucoup à se créer des relations dans le quartier, où on les appelait : « les Italiens ».

C'est l'enquête ouverte après la découverte du crime qui permit de mieux connaître ces quatre personnages :

Voici quatre ans, un sujet italien, barman dans un grand restaurant du bois de Boulogne, Gabriel Aguisetta, âgé de trente-deux ans, épousait à Paris sa compatriote Marie-Madeleine Oppici, quarante et un ans.

Au début tout alla bien ; mais le barman, ayant brusquement perdu sa place, ne se montra pas excessivement soucieux d'en trouver une autre.

— Il y a mieux à faire, déclara-t-il à quelques-uns des individus douteux qu'il avait l'habitude de fréquenter.

Et il chargea sa compagnie de rapporter chaque jour les subsides nécessaires à leur existence.

Trois fois la femme se révolta et, lasse des mauvais traitements que lui faisait subir son mari lorsqu'il avait trop bu et qu'elle n'avait pas gagné assez d'argent, trois fois elle quitta le domicile conjugal, une chambre d'hôtel, rue du Chemin-Vert, à Vincennes.

Enfin, il y a cinq mois, elle consentit à revenir, en déclarant toutefois que c'était la dernière expérience tentée par elle.

La triste vie reprit son cours. Jusqu'au jour où surgit soudainement le frère de Marie-Madeleine, Lino Oppici, trente-trois ans.

Au fait, c'est sa sœur qui lui avait écrit, dans la petite ville d'Italie où il se trouvait, que l'hospitalité lui était offerte.

Le soir où Lino Oppici arriva à Paris, Marie-Madeleine exposa les faits à son mari :

— Mon frère Lino a été autrefois condamné, par la Cour d'assises de Marseille, à vingt ans de travaux forcés. Il a réussi à s'évader, voici quelques mois, et s'est réfugié en Italie. Mais, obligé de se cacher continuellement, sa santé, déjà atteinte par son séjour à la Guyane, est de plus en plus précaire.

« Il faut que nous le recueillions et l'hébergions ».

— Ton frère est des nôtres, dit simplement Aguisetta.

Aussitôt ils tinrent tous trois conseil et prirent les décisions nécessaires à la protection du forçat évadé, le repris de justice Lino Oppici plusieurs fois condamné en Italie et qui avait à se reprocher, outre divers vols qualifiés et une tentative de meurtre, certains méfaits que la police n'avait jamais pu inscrire à son compte.

Où était-il possible de mieux cacher le bandit que dans un coin tranquille de la banlieue parisienne ? C'est la raison pour laquelle l'ancien barman loua dernièrement le petit pavillon de Joinville où il s'installa avec sa femme et son beau-frère. Avec eux vécut une jeune femme de mœurs légères, Marie-Louise Toulouse, dont Lino Oppici avait fait la connaissance à Vincennes, et qui lui rapportait chaque jour de quoi payer sa part de nourriture et de logement au principal locataire, Gabriel Aguisetta.

La présence du forçat et de sa maîtresse ne changea d'ailleurs pas le train du ménage et Aguisetta continua, comme par le passé, à brutaliser son épouse toutes les fois que cette dernière ne lui rapportait pas assez d'argent.

Cette attitude ne plus pas, sans doute, à Lino Oppici, car les habitants des maisons voisines entendirent souvent des bruits de dispute entre les deux hommes, mais, comme ceux-ci s'exprimaient en italien, ils ne purent en comprendre l'origine.

— Sans doute discutent-ils politique avec trop de passion, pensèrent quelques-uns, qui étaient loin de se douter de ce qui allait se passer.

Comme tous les jours, le vendredi vers dix-huit heures, M^{me} Marcelle Gérard se présenta au n° 33 de l'avenue de l'Île pour y faire le ménage.

La brave femme fut tout d'abord très étonnée de trouver ouverte la porte donnant sur le perron.

— Madame Aguisetta ! cria-t-elle avant d'entrer.

Personne ne répondit.

Elle entra alors et, ayant vu que les

deux premières pièces étaient vides, se dirigea vers la salle à manger où elle pénétra.

— Où sont-ils donc ? murmura-t-elle. Mais aussitôt un cri d'horreur s'étrangla dans sa gorge. Elle avait heurté « quelque chose » du pied et, ayant baissé la tête pour se rendre compte, elle venait d'apercevoir le cadavre de Gabriel Aguisetta, baignant dans une mare de sang.

— Au secours ! Au secours ! hurla la brave femme en s'enfuyant de toute la vitesse que lui permettait ses jambes plus toutes jeunes.

Dans la rue, elle expliqua tant bien que mal :

— M. Aguisetta, mort, dans la salle à manger.

Puis elle ajouta : — C'est effroyable, les autres ne sont pas là. Et j'ai vu du sang près du pauvre homme ! Les autres ont peut-être été assassinés dans le jardin.

Des voisins qui accoururent la soutinrent parce qu'elle était sur le point de défaillir. D'autres entrèrent dans la maison et, ayant constaté que le corps d'Aguisetta était déjà froid, ils prévinrent aussitôt le poste de police de Joinville.

Un quart d'heure plus tard, M. Touraine, commissaire de Saint-Maur, alerté, se préparait à partir pour Joinville lorsqu'on lui annonça que M^{me} Aguisetta demandait à le voir.

— Qu'elle entre, dit le magistrat.

— Voici, commença la femme du mort, de quelle façon l'affaire s'est passée :

« Ce matin, vers onze heures, je repassais du linge dans la salle à manger et mon mari était près de moi. Lino et son amie, eux, étaient partis faire le marché. Tout à coup, brutalement, Aguisetta me demanda de l'argent.

« — Il me faut vingt francs, dit-il. J'ai besoin d'essence pour la voiture.

« Je refusai, car il ne me restait presque plus rien. Mon mari entra dans une violente colère et voulut me jeter à la tête le fer électrique dont je me servais. C'est alors que mon frère rentra.

« Il essaya tout d'abord de calmer mon mari, mais ce dernier ne voulut rien entendre et l'insulta. Lino sortit alors et alla dans sa chambre, d'où il revint une minute plus tard.

« Aguisetta me disputait toujours. Mon frère, sans rien dire, passa derrière lui, et, avant que j'aie eu le temps de faire le moindre geste, il déchargea toutes les balles du revolver qu'il avait tiré de sa poche sur Gabriel, qui s'écroula. Puis il se sauva en courant.

« Ma première pensée fut de porter secours à mon mari qui râlait faiblement. Je tentai de le relever, mais je n'y réussis pas ; il ne tarda point d'ailleurs à rendre le dernier soupir. A ce moment, je pensai à mon frère et sortis jusque dans la rue dans l'espoir de le rejoindre ; bien entendu il avait disparu.

« Afolée, hébétéée plutôt, ne sachant que faire, je me rendis chez ma sœur Rose qui habite quai de Polangis, je lui racontai l'affreux malheur qui venait d'arriver et restâmes toutes les deux entraînés de pleurer jusqu'au moment où ma sœur me conseilla de venir vous voir.

« C'est tout ce que je peux vous dire, monsieur le Commissaire.

« Le dernier ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait.

— Madame, ordonna-t-il enfin, vous resterez ici jusqu'à nouvel ordre. Je tiens à savoir auparavant pourquoi la police n'a

connnaissance d'un crime commis ce matin à onze heures que ce soir après 18 heures.

L'enquête commença. Dans la salle à manger de la demeure tragique, les policiers ramassèrent sept douilles de revolver. Toutes les balles avaient porté et s'étaient logées, de haut en bas, dans la nuque de l'ancien barman. Différentes constatations ne faisaient que confirmer les déclarations de Marie-Madeleine Aguisetta : le fer renversé, le panier à provisions rapporté par Lino Oppici, d'autres détails moins importants...

Restait à savoir pourquoi les deux sœurs du meurtrier avaient tant tardé pour révéler le crime et pourquoi le même silence avait été observé par Marie-Louise Toulouse.

Il était certain que le forçat évadé avait pris le temps de mettre quelques vêtements dans une valise, « qu'il emporta », disait M^{me} Aguisetta. On pouvait donc se demander si cette dernière, aidée de sa sœur, n'avait pas porté elle-même le bagage jusqu'à la gare où Lino devait prendre le train.

C'est pourquoi M. Touraine prit la sage précaution de consigner les trois femmes à sa disposition, en même temps qu'il alertait toutes les polices des gares et lançait le signal de bandit dans toutes les directions.

Cependant les trois femmes réussirent à fournir un emploi du temps détaillé de l'après-midi qui suivit le crime et le magistrat renonça à les inculper de complicité.

Maintenant les deux femmes des deux personnages principaux du drame ont repris leurs habituelles occupations.

Il faut bien vivre, n'est-ce pas ? Et elles vivent, mais dans l'angoisse. Marie-Louise Toulouse pleure son amant qu'elle ne reverra sans doute jamais puisque, s'il est pris, les travaux forcés l'attendent, jusqu'à la fin de ses jours.

Marie-Madeleine Aguisetta, en tremblant pour la liberté de son frère, qui alla jusqu'au crime à cause d'elle, ne peut cependant oublier l'homme qui l'avait épousée, qu'elle adorait malgré sa brutalité et dont elle était devenue l'esclave docile.

Situation dramatique en vérité que celle de cette femme partagée entre deux sentiments si différents.

Quelle chose comme une histoire cornélienne adaptée au « milieu »...

J'ai demandé : — Vous pensez l'arrêter bientôt. — Bien sûr, m'a-t-on répondu. Il ne peut pas nous échapper bien longtemps. D'ailleurs, il n'est peut-être pas bien loin d'ici. On cherche.

Les enquêteurs ont raison. Ils savent que, dans le monde bizarre des souteneurs et des repris de justice, règne la loi de l'hospitalité.

Lino Oppici qui, ayant retrouvé une certaine quiétude, s'exposait au bain en abattant celui qui insultait sa sœur, Lino Oppici doit avoir été reçu dans un sûr refuge, parmi ceux de sa profession. Il ne sort pas, ne se montre pas à la fenêtre. Il sait que les journaux ont publié sa photographie, que son accent italien peut le faire reconnaître. Il vit cloîtré et ce sont ses amis qui lui apportent sa nourriture.

Il attend que « l'affaire » soit oubliée. C'est grâce à ses anciennes fréquentations qu'on doit le retrouver.

Et j'ai l'impression, comme ceux qui le recherchent, que du côté de la place Clichy...

GÉO GUASCO.

Un roi est mort



Au sujet de la mort subite du roi Fayçal, à Bern, les bruits les plus divers courent ; on parla même d'empoisonnement, mais les médecins se prononcèrent pour une mort naturelle. (M.)

Drame de la jalousie



Dans un hôtel de la rue Trousseau, un ancien matelot, Georges Lamy, a lancé son couteau à la tête de son amie infidèle, Marie-Anne Jautel. Il fallut trépaner la malheureuse pour retirer la lame. (I. R. P.)

Einstein menacé



Le célèbre physicien allemand Einstein a été condamné à mort par la « Sainte-Vesme » pour avoir approuvé un livre accusant Gœring de n'être pas étranger à l'incendie du Reichstag. (M.)

Almazian inventeur



L'ancien tailleur Almazian, qui défraya la chronique judiciaire au moment de l'affaire Rigaudin, expose maintenant des balais de son invention au salon du concours Lépine. (O. G. P.)

DEVANT LA CHAMBRE D'ASPHYXIE



A Carson City, dans l'État de Nevada, on a supprimé, comme étant inhumaine, l'électrocution pour les condamnés à mort. On l'a remplacée par l'asphyxie au moyen de gaz spéciaux, d'une action, paraît-il, foudroyante. Une « chambre d'asphyxie » a été installée dans les dépendances de la prison d'État. Elle consiste en une grande pièce carrée, munie de fenêtres soigneusement grillées. On y enferme le condamné et, du dehors, le bourreau, en tournant une manette, fait arriver les gaz mortels contenus à haute pression dans un réservoir d'acier. On laisse le condamné quelques minutes dans la nappe délétère ; puis des médecins munis de masques viennent constater la mort du « client », que l'on emmène vers sa dernière demeure. Un système de ventilation chasse alors au dehors les gaz empoisonnés.

Pour obéir aux lois de l'État de Nevada, l'exécution doit être publique. Ce n'est pas, malgré tout, que la foule ait

le droit d'y assister ; mais journalistes, fonctionnaires, policiers, suivent par les fenêtres les différentes phases de la mort du criminel. Il paraît, au reste, que, dans la plupart des cas, c'est infiniment plus dramatique que tout autre « mode de suppression ». Les accrédités qui sont là — d'ailleurs en petit nombre — voient l'homme tourner en rond, comme un fauve traqué, dans cette chambre où les murs sont faits de carreaux lisses et luisants, comme dans une clinique ou une salle de bains. Les quelques secondes nécessaires pour refermer les grilles derrière le condamné, la porte étanche, pour donner la lumière (car on doit allumer pour être sûr de l'arrivée des gaz, dont la couleur jaune apparaît à la lumière électrique), enfin pour tourner la manette semblent aux assistants des siècles. Instinctivement l'homme qui va mourir, et qui souffre plus encore de se sentir seul à ce moment-là,

vient vers la fenêtre, où il distingue, à travers les barreaux, la silhouette des assistants. Il tend les bras, ses lèvres remuent pour implorer pitié, ou pour murmurer une prière... Mais déjà la nappe toxique afflue d'un seul coup, et le condamné s'écroule au sol. Seuls, quelques tressaillements marqueront encore, une minute, la révolte suprême d'un organisme qui ne voudrait pas succomber... Dans l'exécution dont notre photo relate les phases (le cliché a été pris à l'instant précis où les gaz affluaient dans la chambre mortelle), ce fut moins tragique, nous allons dire pourquoi. Il s'agissait d'un certain Everett T. Mull, connu aussi sous le nom de John Hall, et qui habitait la ville de Morgantown. Cet homme, âgé de cinquante-deux ans, fut condamné à mort pour l'assassinat d'un jeune homme, John C. O'Brien. Voici, d'après un témoin oculaire, comment cela se passa. « Une minute plus tôt, encadré simplement par deux gardiens, et ni ligoté, ni entravé, John Hall avait paru sur le seuil de la cour fatale. Il avait jeté un regard curieux sur les gens qui se trouvaient là : journalistes, médecins, policiers. Il était fort calme, et nullement pâle. Jamais on n'aurait dit que cet homme s'en allait droit à la mort, et quelle mort. « En arrivant devant la grille de la « chambre aux gaz », John Hall s'arrêta et renouvela — à son insu sans doute — le mot célèbre de M^{me} de Fontanges : « Monsieur le bourreau, une minute encore, je vous prie. » John Hall sollicitait ce délai, lui, non pour obtenir le droit de jouir un peu plus de la douce lumière du jour », comme disaient les Grecs, mais pour pouvoir finir la cigarette qu'il fumait avec délices. Le condamné souriait ; il regarda le ciel, les assistants, jeta loin de lui son mégot et dit : — Messieurs, je vous souhaite à tous un gai adieu. J'ai péché, je suis puni : que cela vous serve d'exemple. D'ailleurs, nous nous retrouverons tous là-haut un jour ; et je vous remercie encore d'être venus m'assister à mes derniers moments. Quand John Hall entra dans la chambre (à ce qu'ont répété les gardiens qui l'encadraient), il renifla avec force et dit encore : — Quelle drôle d'odeur ! Vos gaz pourraient être parfumés, il me semble ! Si vous croyez que c'est drôle de quitter ce monde parmi des effluves d'œufs pourris ! Même à ce moment-là, la sérénité la plus totale ne l'abandonnait point. Il serra la main des deux hommes, entendit sans frémir la porte qui se verrouillait sur lui, regarda au plafond les orifices par lesquels allaient arriver les gaz mortels. Puis cet homme que, dès lors, nulle puissance humaine ne pouvait sauver vint jusqu'à la fenêtre faire un signe d'adieu à ceux qui le regardaient, plus pâles que lui-même. Une minute après, justice était faite. John Hall était rayé du nombre des vivants. RALPH BROWN.

Une initiative hardie dans les pénitenciers

(Suite de la page 11.)

tant pis pour eux. Deux agents, alertés, veulent se saisir de l'énergumène, la barre, rouge maintenant tournoie au-dessus de leur tête. Un mort, quatre blessés. Boisson, circonstances atténuantes : dix ans de recluse ! Voilà Boko, il roule ses bobines et dit bonjour au directeur. Après un tour à la forge et à la menuiserie, nous sommes revenus fumer une cigarette dans le cabinet de M. Delierneux, qui veut bien achever ses explications : — Après un séjour de neuf mois au deuxième stade, les détenus qui le méritent entrent définitivement dans le régime du « self-gouvernement ». Et, comme je sursaute : — Mais oui, cette fois les prisonniers sont libres ou à peu près. Libres de bien ou de mal faire. Ils disposent, pour leur installation, de plusieurs pavillons spéciaux dont les clés leur sont confiées. Ils élisent eux-mêmes un conseil de direction chargé des mille et une petites choses de leur existence commune. Permettez-moi de vous signaler, entre autres initiatives dues à ce comité, celle du prêt d'honneur. Les détenus ont leur caisse, alimentée par des retenues sur le produit de leur travail. A eux seuls incombe la gestion. Ils peuvent prêter à tel ou tel condamné pour aider les parents malades ou la famille dans le besoin, ou encore à tel ou tel libéré en chômage. Tous ces prêts, consentis sans formalités, ont toujours été remboursés. C'est là une des plus belles preuves de la réadaptation de l'individu. Il en est encore un autre : la direction accorde, à certains sujets qui lui sont particulièrement recommandés par le conseil de direction, la faculté d'aller travailler en ville, sans surveillance aucune, avec la seule obligation de regagner la prison le soir. A l'époque des moissons, il arrive que ces permissions se font plus nombreuses et plus longues. Or, jamais il n'a manqué un homme à l'appel ! Bien entendu, ceux qui obtiennent ces faveurs ont dû d'abord les mériter par une conduite irréprochable, gage à peu près certain d'un rachat sincère. Pour le reste, si nous avons eu parfois affaire à un ingrat, nous l'oublions, eu égard au nombre de réadaptés remis en circulation, sans qu'il en résulte un moindre danger pour la société. « En somme, conclut M. Delierneux, tout, à Hoogstraeten, a été étudié en vue de la renaissance morale du déchu et, pour le jour où il sera libéré, pour sa réadaptation à la vie sociale. D'un malfaiteur occasionnel on refait un honnête citoyen, ni meilleur ni moins mauvais que ses semblables. A quoi sert le châtement s'il étouffe par avance tout espoir de rachat ? Ce qui, jusqu'ici, me paraissait détestable dans le

On accuse, on plaide, on juge...

L'homme muet, tragédie conjugale.

— Rentreras-tu dîner ce soir ?
— Signe affirmatif de l'homme.
— Je n'ai plus d'argent pour la maison, veux-tu m'en donner ?
— Autre signe affirmatif.
— Irons-nous en vacances cet été ?
— Haussement des épaules qui signifie l'indécision.
— Veux-tu que nous allions au théâtre ?
— Geste négatif en guise de réponse.
Ce dialogue où la femme, seule, parle est, pensez-vous, échangé entre une épouse et son mari muet, lequel ne peut répliquer que par gestes ? Que non pas... ce mari muet n'est muet que parce qu'il le veut bien, ou, plus exactement, il n'est muet qu'avec sa femme, avec les autres, il retrouve son éloquence... Cet homme et cette femme se sont mariés il y a quelques années : la lune de miel se transforma rapidement en lune de fiel : des mots plus aigres que doux furent d'abord échangés, puis des discussions violentes éclatèrent à propos de tout et de rien : — Goujat ! hurlait la femme.
— Gueuse ! répliquait le mari.

..... système répressif imaginé par la société, c'était la condamnation absolue, définitive du coupable. Neuf fois sur dix, ce dernier retombait dans ses erreurs passées, faute de confiance en soi-même, d'un métier lui permettant de gagner honnêtement sa vie et aussi, il faut bien le dire, par suite d'une contamination complète contractée dans les pénitenciers. « Nous, à l'encontre de ce qui se pratique par ailleurs, nous n'abandonnons pas à leur propre sort nos « libérés ». Nous leur trouvons généralement un emploi et nos délégués s'efforcent de maintenir avec eux un contact de tous les instants. En cas de mécompte, notre satisfaction est de pouvoir dire que, du moins, nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour éviter une rechute. * * * De la voiture qui nous ramène au village, nous remarquons à droite et à gauche, dans les champs, des détachements de prisonniers qui travaillent aux premières moissons. Les premières moissons ! L'avenir dira qui, de M. Delierneux ou des sacro-saints principes de l'administration pénitentiaire, avait raison. Quoi qu'il en advienne, l'expérience du sympathique directeur nous a paru mériter d'intéresser les lecteurs de *Police Magazine*. M. L.

— Bandit ! crétin ! sale individu...
— Misérable, propre à rien... Et autres aménités.
Un beau jour, l'homme déclara : — J'en ai assez de ces cris, de ces discussions, de ces injures... j'aime le calme, moi, et pour le retrouver, j'ai décidé, à partir d'aujourd'hui, de ne plus te parler ! La femme sourit : serment de bavard, serment d'ivrogne, cela durera vingt-quatre heures. Hélas ! hélas ! cela dura... des années : jamais le mari n'adressa plus la parole à sa femme, il passa des journées avec elle, déjeuna, dîna avec elle, sans dire un mot... sans en dire davantage, il abandonna le lit conjugal pour le divan de son cabinet de travail. — Je n'ai plus d'argent pour le ménage ! disait la femme. Lui ouvrait son portefeuille et déposait des billets sur une table... sans dire un mot. — Tu ne me parleras plus jamais ? demandait-elle. Et le mari, d'un mouvement répété, faisait non. L'épouse cria, pleura, menaça, supplia, tempêta : rien n'y fit ; il demeura inébranlable. Elle demanda le divorce. Le tribunal de Nantes, saisi de ce litige conjugal peu banal, le prononça au profit de la femme : « Attendu, dit le jugement, que des enquêtes auxquelles il a été procédé il résulte que depuis des années le sieur X... n'adressait jamais la parole à sa femme. « Attendu que ce mutisme volontaire et obstiné constitue, à l'égard de l'épouse, une attitude dédaigneuse et méprisante dans laquelle le tribunal peut, à bon droit, trouver l'injure grave prévue par la loi, en vertu de l'article 231 du Code civil. » C'est la première fois qu'un tel jugement a été prononcé ; le tribunal civil de la Seine, actuellement saisi d'une demande de divorce formulée par une épouse qui base elle aussi sa requête sur le mutisme de son mari, suivra-t-il l'exemple des juges nantais ? M^e Georges Delavente plaidera pour la demanderesse le drame de la femme, qui vit avec un homme muet... volontairement muet.

Le chèque roi.

Maurice Gely est un homme qui n'aime pas travailler... il n'aime pas davantage les combinaisons compliquées demandant de la réflexion, de la préparation et des soins divers, aussi a-t-il adopté une méthode simple. — Monsieur, dit-il au vendeur d'une importante firme automobile, je désire une belle voiture.

— Bien, monsieur, voici nos derniers modèles !
— Je voudrais celle-ci... vingt-cinq mille francs dites-vous ! parfait... je vais vous signer un chèque !
Et comme Gely est un homme élégant, toujours vêtu à la dernière mode, on lui livre l'auto contre le chèque.
— Chez le tailleur, il opère de même : — Faites-moi un costume bleu... du très beau tissu... quinze cents francs... très bien ! il me faut aussi un smoking et un pardessus !
Le tailleur confectionnait les vêtements, les livrait et recevait un chèque.
Gely, mélomane, acheta par le même procédé un phonographe et un piano... il payait avec un chèque.
— C'est, disait-il, le meilleur mode de paiement, ainsi je ne suis pas obligé d'avoir de l'argent sur moi, et je suis sûr de ne pas être volé !
Non, il n'était pas volé... ceux qui l'étaient, par contre, c'étaient le marchand d'autos, le tailleur, tous les fournisseurs, en un mot, car... les chèques n'avaient pas de provision.
Il en avait même donné un à une petite camarade de rencontre qui, ravie de l'aubaine, avait reçu pour prix de ces faveurs un chèque de mille francs... sans provision comme les autres ; elle porta plainte ainsi que quarante commerçants lésés.
La deuxième Chambre correctionnelle écarta une seule plainte : celle de la demoiselle de perdition, laquelle, contre le chèque, avait donné de l'amour tarifé et ne pouvait, du fait de cette raison immorale, réclamer de la prison pour son débiteur, mais les autres plaignants firent condamner Gely à trois ans de prison.
Sur appel, l'affaire est venue devant la cour.
— Mon client, plaida avec humour M^e Paul Henriquet, est-il complètement sain d'esprit ? cela ne paraît pas certain, car s'il paye avec des chèques sans provision une auto, des bijoux et un piano qu'il revendit, il paya aussi de la même façon un flacon de parfum, du chocolat et... un rôti de porc... est-ce cela marque d'un cerveau normal ?... La Chambre des appels correctionnels ne le pensa pas, puisqu'elle abaissa la peine à trente mois de prison... SILVIA RISSER.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (188 T.K.) Londres W 1

QUE VOUS RÉSERVE L'AVENIR ?



GRATUITEMENT, le Célèbre Prôfesseur KIND Astrologue universellement connu vous le dira. Maître des Secrets de l'Égypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous faire

AIMER DE L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE de VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes Mme, Mlle ou Mr, indiquez votre nom, prénoms, date et adresse exacte. Joignez si vous le voulez, bien 2 fr. en timb.-poste pour frais d'écritures. Prof. KIND, service D. A. 25, Galerie des Marchands, PARIS (8^e).

SOIGNEZ CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQURES, SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES STYPHILIS, BLENNOS, URETHRITES, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE Traitement facile à appliquer soi-même à l'usage de tous. Efficace et sûr SERUMS - VACCINS NOUVEAUX Venir ou écrire: Doct. 71, r. de Provence, Paris-9^e Angle Chaussée d'Antin

M^{ME} LEBERTON Tarots, Chiromancie, Astrologie, Graphologie, de 1 h à 7 h. ou par corr. 20, rue Brey, 1^{er} à g. Paris (Étoile)

Incrovable 40 MORCEAUX

ET UN APPAREIL PORTATIF

8 JOURS A L'ESSAI

1^{er} versement
1 mois après
la livraison

frs 475.
Payables
Frs 39. par mois

L'appareil portatif à aiguilles « Réve-Idéal », d'une sonorité parfaite, dimensions : 40 x 31 x 16 cm., est d'une présentation irréprochable, couvert simili-cuir brun. Le moteur à vis sans fin est absolument silencieux. Il est garanti cinq ans. L'appareil seul, 276 fr., payables 23 fr. par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles « Idéal » (20 chants, 20 orchestres), choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés, 200 fr., payables 16 fr. par mois (24 fr. 1^{er} versement). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de 475 fr., payables 39 fr. par mois (46 fr. 1^{er} versement).

BULLETIN DE COMMANDE P. O. 20.

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif « Réve-Idéal » à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques « Idéal » (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de fr., que je paierai frs..... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à....., le..... 1933

Nom et prénoms.....
Profession ou qualité.....
Domicile.....
Département....., Gare.....

Signature:



Nous fournissons tous les appareils et disques Idéal et Pathé.

DEMANDEZ notre catalogue général n° 66

Girard & Boitte

112, Rue Réaumur PARIS - 2^e

G.7

Pour Maigrir

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger. Le flacon avec notice, contr. remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Échiquier PARIS, 10^e



ARTICLES D'HYGIÈNE

12 Préservatifs assortis et contrôlés avec catalogue illustré complet, envoyés discrètement en boîte cachetée sans aucune marque extérieure contre 15 fr. ou contre remboursement

Maison **BELLARD-THILLIEZ** (Caoutchouc rayon P. M.), 22, Faubourg Montmartre, PARIS (9^e) (Gr. boul.)

DÉTATOUAGE

PRODUITS — MÉTHODE DIOU
DIOU, 17, rue Bons-Plants, Montreuil-sur-Paris

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soustrayez de près ou de loin quelques-uns à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{ME} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS. sa brochure, grat. N° 4.

OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE

NEURASTHÉNIE

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Variocèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciatique, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre l'ELECTRICITÉ guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

Docteur S.-H. GRARD INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand BRUXELLES-FOREST
Affranchissement pour l'Étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

VOTRE AVENIR v. sera dévoilé grâce à la myst. et célèbre voy. AUGUSTALES. Env. date, mois, nais., prén. et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraor. par ses prédic., fixe date évén., guid., cons. et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire M^{ME} AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à LILLE (Nord).

ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE guéris radicalement et rapidement par

PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire; Guérit toutes complications, supprime la douleur. (Communication à l'Académie de Médecine) CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.
La boîte 16 fr., 1^{re} 16 50. La triple boîte, fr. 36.20

FEMMES, ÉTERNELS DANGERS

(Suite de la page 5.)

et s'en fut à son heure accoutumée, c'est-à-dire un peu avant la fin du spectacle, car elle n'était pas du dernier final. Dans le couloir des loges, elle rencontra une girl qui, baignée de larmes, lui expliqua qu'elle avait manqué son entrée et qu'elle s'attendait à être congédiée. Charlotte la regarda avec tristesse, enleva son collier de perles et le lui passa au cou.

— Oh ! mademoiselle...
— Non. Garde, va.
Le lendemain matin, en venant écartier les rideaux, sa femme de chambre la trouva morte.

Suicide ?
Un haut commissaire de la Sûreté nous disait un jour :

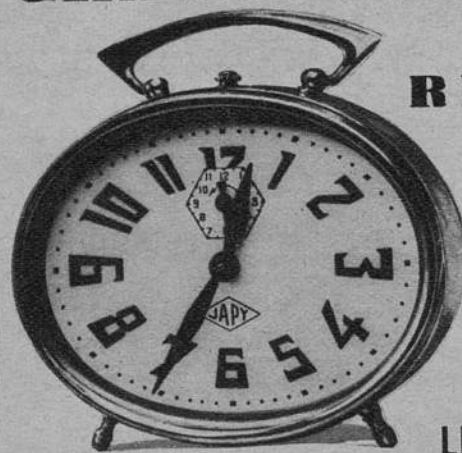
— Travaillait-elle effectivement pour le service étranger qui l'utilisait ? Je pense plutôt que sa maison était un lieu de contact, de transmission. Chez elle, des agents pouvaient se rencontrer, échanger des informations, recevoir ou donner des ordres... Tout marcha pour le mieux jusqu'au jour où, devenant rétive pour des raisons sentimentales, elle cessa de donner satisfaction à ses chefs...

Ici, le commissaire fit une pause, puis :
— Nous aussi, nous employons des femmes. Arrive-t-il qu'elles tentent de se dégager ? Évidemment. Nous ne leur demandons alors qu'une chose : ne pas trahir les secrets, toujours fragmentaires d'ailleurs, qu'elles peuvent posséder. Et c'est tout. Nous évitons de les exécuter. Nous évitons de les exécuter...

(A suivre.)

M. B.

GRATUITEMENT nous offrons une PRIME SENSATIONNELLE



Nous avons préparé spécialement, à l'intention de nos lecteurs et lectrices, un charmant COLIS-PRIME, contenant un magnifique

RÉVEIL marque "JAPY"

vendu partout au prix imposé de 39 fr.

Ce réveil, de fabrication française, se recommande tout particulièrement par sa qualité, son élégance, sa précision. Il est ovale, genre moderne, cabinet nickelé (12% 5 x 10%), avec arrêt de sonnerie, mouvement 30 heures, pignon lanterne.

A TOUT ACHETEUR, avec ce Réveil, nous adressons comme

PRIME GRATUITE

une très belle montre de gousset remontoir CHRONOMÈTRE POUR HOMME nickelée, 5/8 de diamètre, gravure moderne, garantie un an.

LE RÉVEIL CHRONOMÈTRE pris dans nos magasins. 39 fr. Envoi franco France, port et emballage compris. 44 fr



Moyennant un léger supplément, nous adressons le RÉVEIL JAPY ci-dessus avec prime :

1^o UNE MONTRE-BRACELET pour HOMME ou 2^o UNE MONTRE-BRACELET pour DAME bracelet cuir, monture 1^{er} choix, nickel, cadran lumineux, garantie un an :

Les deux pièces : Réveil et Montre-bracelet homme prises dans nos magasins..... 51 fr.
Envoi franco, France, port et emballage compris..... 56 fr.

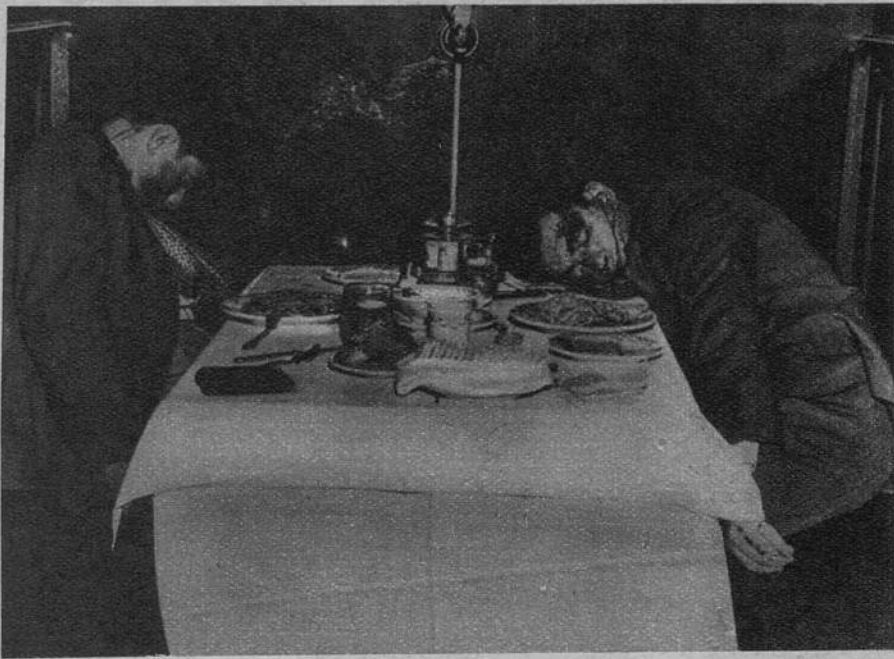
Les deux pièces : Réveil et Montre-bracelet pour dame, prises dans nos magasins..... 51 fr.
Envoi franco, France, port et emballage compris..... 56 fr.



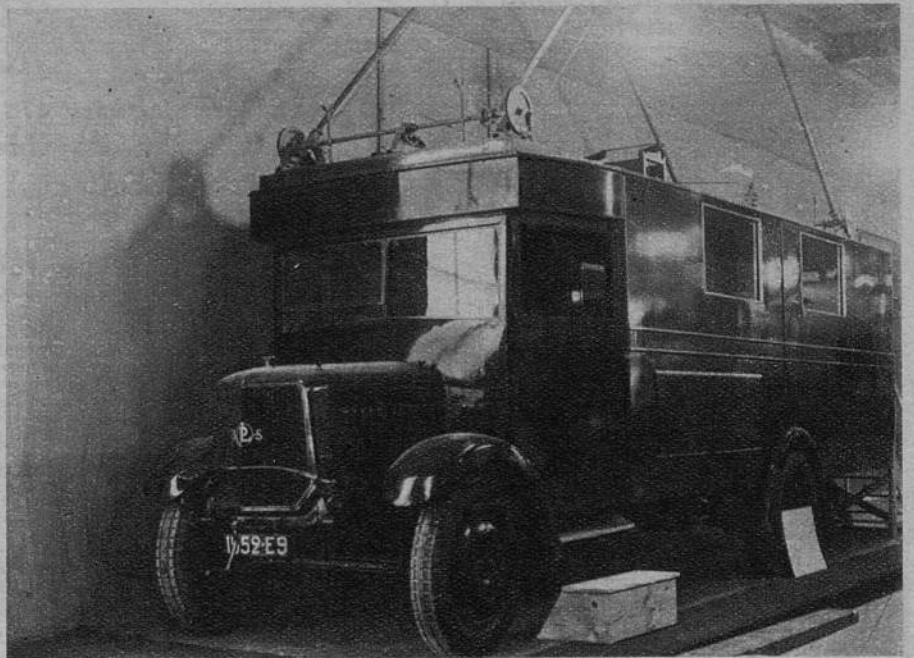
Modèles à 1/2 grandeur réelle.

Nota. — Les montres-primées ne peuvent être vendues séparées du RÉVEIL JAPY. Les commandes seront exécutées immédiatement dans l'ordre d'arrivée. Malgré l'importance de notre stock, en raison de l'affluence des commandes, un délai de 15 jours sera parfois nécessaire pour exécuter la livraison.

Adresser les lettres de commandes (dans lesquelles ne doit figurer aucune autre correspondance) en spécifiant bien la prime choisie, au Service des Cadeaux-Primes, 30, rue Saint-Lazare, Paris (IX^e). — Aucun envoi contre remboursement.



A Los Angeles, trois gangsters sont descendus d'une automobile devant le café Bella Napoli et, à coups de pistolets automatiques, ont abattu deux consommateurs, Harry Mackley et Fred Heller, et ont pris la fuite. Les deux victimes expirèrent aussitôt à leur table. (I. N. P.)



Au salon de la T. S. F., les visiteurs ont beaucoup admiré la voiture de radio-police, créée récemment. Ce véhicule, muni des derniers perfectionnements, peut rendre, en bien des cas, de très utiles services. Des voitures de ce genre existent déjà aux Etats-Unis. (S. G. P.)



L'affaire Nozières n'est pas sur le point d'être oubliée. Lentement, mais sûrement, l'enquête se continue et chaque jour apporte un détail nouveau au magistrat instructeur. Ce dernier a longuement interrogé comme témoin un des amants de l'empoisonneuse, Jean Dabin. Voici,

de gauche à droite : Jean Dabin (avec lunettes) dans les couloirs du palais de justice ; le même, seul dans le vestibule du juge d'instruction ; M. de Pinguet (à droite), qui servit d'indicateur à la police et fit arrêter Violette Nozières (N. Y. T., M., R.) (Lire notre article en page 12.)



Les officiers fédéraux de l'Etat de Texas ont réussi à arrêter le fameux Harvey Bailey, depuis longtemps recherché. Enchaîné et très étroitement surveillé par des policiers armés, le repris de justice a été conduit à la prison de Dallas en attendant que soit fixée la date de son procès. (I. N. P.)



Trois dangereux bandits viennent de comparaître devant la justice américaine. Eleonor Jarman, surnommée « latigresse » (à gauche), a été condamnée à cent quatre-vingt-dix-neuf ans de prison ! Son amant (au centre), Georges Dale, au fauteuil électrique, et leur complice Léo Minnedi (à droite), lui aussi à cent quatre-vingt-dix-neuf ans d'emprisonnement ! (I. N. P.)